

L'ERMITAGE

(5^e ANNÉE)

81, Rue de la Tour, PARIS (16^e)

HOMMAGE A FERNAND MAZADE

Poèmes et Proses de :

Georges HEITZ,
Henri de RÉGNIER (de l'Académie Française),
Charles DERENNES,
Xavier de MAGALLON,
Paul d'AMARIX,
Henri BOSCO,
Maurice-Pierre BOYÉ,
Pierre CAMO,
Philippe CHABANEIX,
André CHANCEREL,
Henry CHARPENTIER,
Marcel CLÉMEUR,
Henry DÉRIEUX,
Henri DUCLOS,
Camille FABRY,
FAGUS,
Albert FLAD,
Charles FOROT,
GÉRARDOT DE SERMOISE,
Armand GODOY,
Eugène LAPEYRE,

Jean LEBRAU,
Henri de LESCOET,
Jacques LESOURD,
Malcolm MACLAREN,
Albert MARCHON,
Andrée MARTIGNON,
Camille MAUGLAIR,
Jacques de MAUPEOU,
Mario MEUNIER,
Jules MOUQUET,
Henry MUCHART,
Marcel ORMOY,
André PAYER,
Louis PIZE,
Georges RENCY,
Jean ROYÈRE,
Noël RUET,
Jean-Albert SOREL,
Théo VARLET,
Jeanne BALTHAZARD,
Henri MANGIN.

Bois gravé par Alfred Lombard.

N° 39

JUILLET 1929

Paraît 10 fois par an

BU LETTRES



D

092 2142870

L'ERMITAGE

Georges HEITZ, Directeur (1925-1927)

C. C. P. PARIS 4188-58

R. C. 406.13

Le Numéro : 7 francs

Il a été tiré, exceptionnellement, des exemplaires sur papier pur fil Lafuma, au prix de 20 francs.

Marcel ORMOY — Jean-Albert SOREL

Directeurs

D^r Jean HEITZ

Administrateur

ABONNEMENTS

France..... 25 fr. | Etranger..... 30 fr.

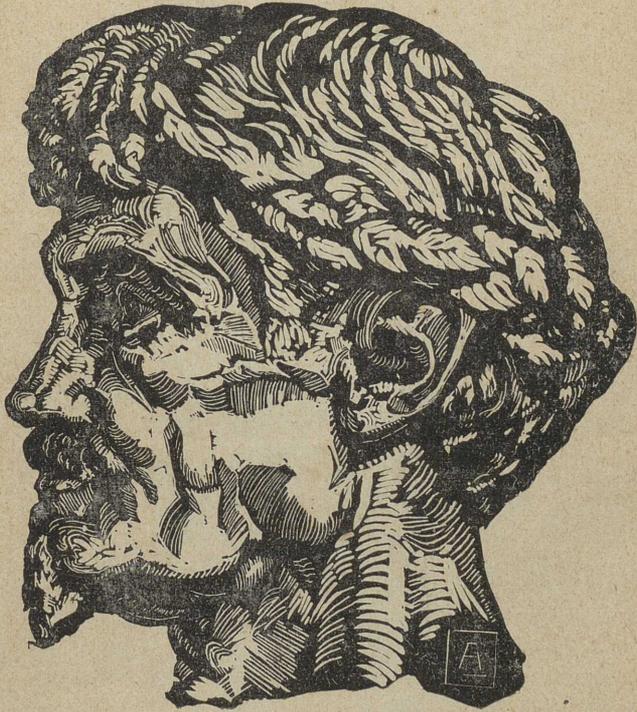
*Adresser les réquis, livres, articles, ainsi que le montant des abonnements,
au siège de la Revue :*

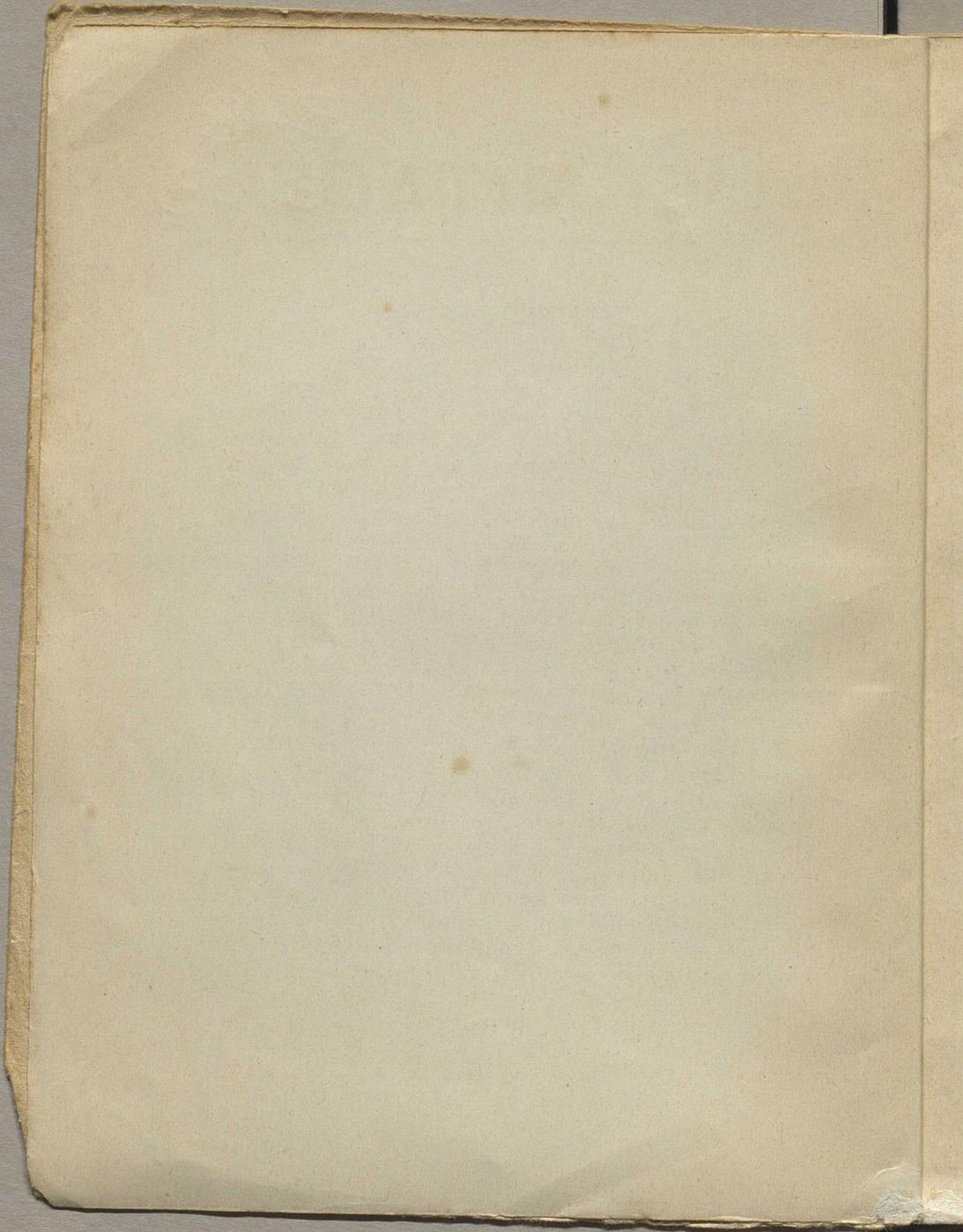
81, Rue de la Tour, PARIS

Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus
Les abonnements partent du premier janvier.

BHB

3103





L'ERMITAGE

Tous ceux qui ont connu Georges Heitz savent la vivacité et la profondeur des sentiments d'affection et d'admiration qui le poussaient vers Fernand Mazade. Un de ses premiers soins, à l'Ermitage, avait été de préparer un fascicule pour rendre au grand poète de la Sagesse un hommage auquel participerait toute la jeune poésie.

Lui-même comptait écrire, à cette occasion, une longue étude dont nous n'avons trouvé que quelques fragments : fragments que nous croirions impie de ne pas publier en tête de ce numéro, qu'il rêvait « charmant et solennel ».

Il a pu longtemps, trop longtemps, sacrifier la joie de livrer à tous ceux qui, en ce siècle, ont soif d'idéal, le trésor dont grâce à lui s'est enrichie l'éternelle poésie, celle des images, celle des amours et des cœurs. Que cela ait pu se faire ne surprend pas. Mais enfin, si avare qu'il fût de ses poèmes, comme de son génie, Mazade n'en accepta pas moins de laisser publier, après mille réticences, quelques vers des fragments de son œuvre qui eurent tôt fait de grouper autour de lui un petit groupe de poètes et de lettrés. Ainsi naissent toutes les réputations qui doivent être durables; ainsi naquit celle de Toulet, et aussi celle de Valéry.

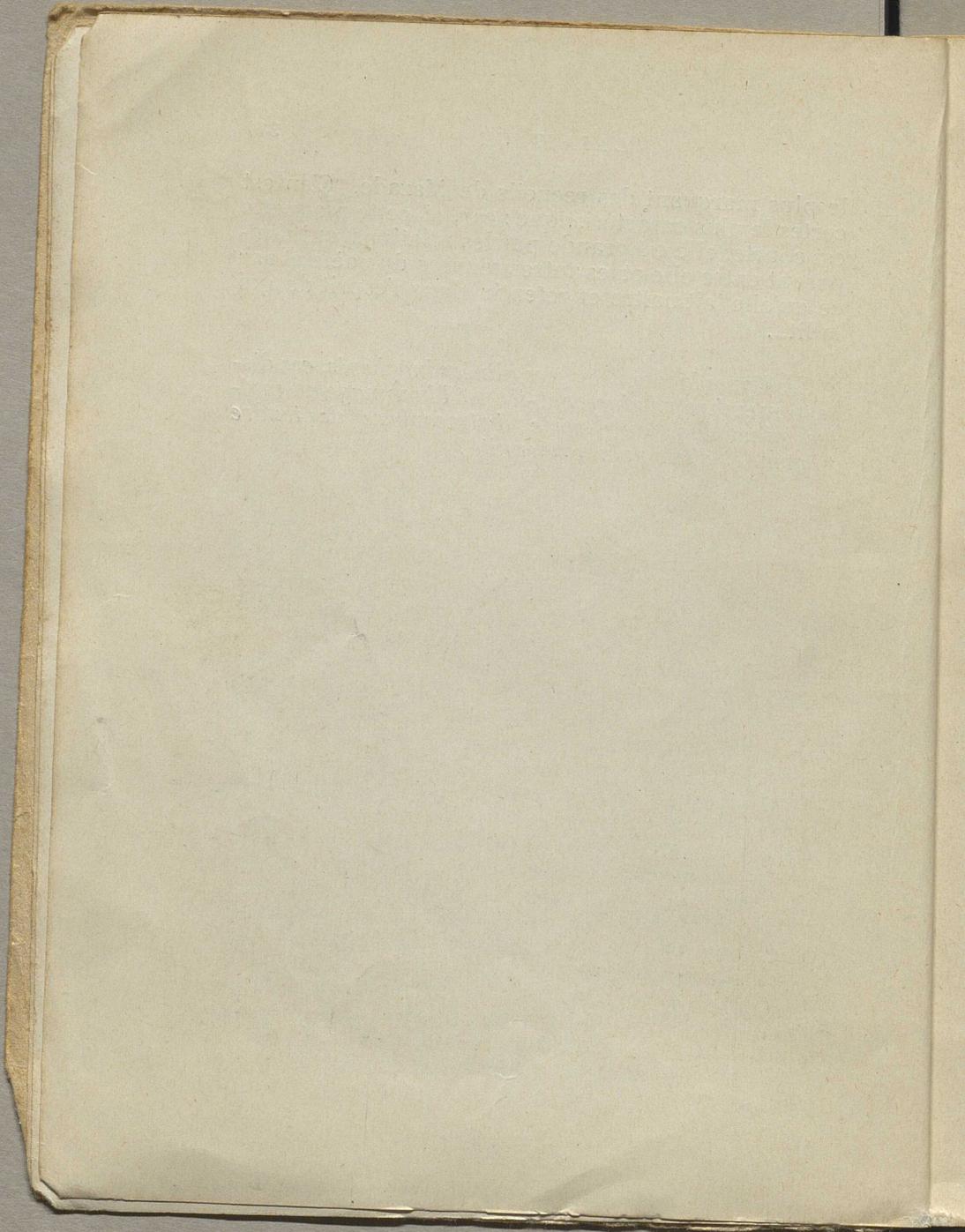
Mais vient un temps où les privilégiés, dont la jalousie avait entouré le poète aux heures de travail,

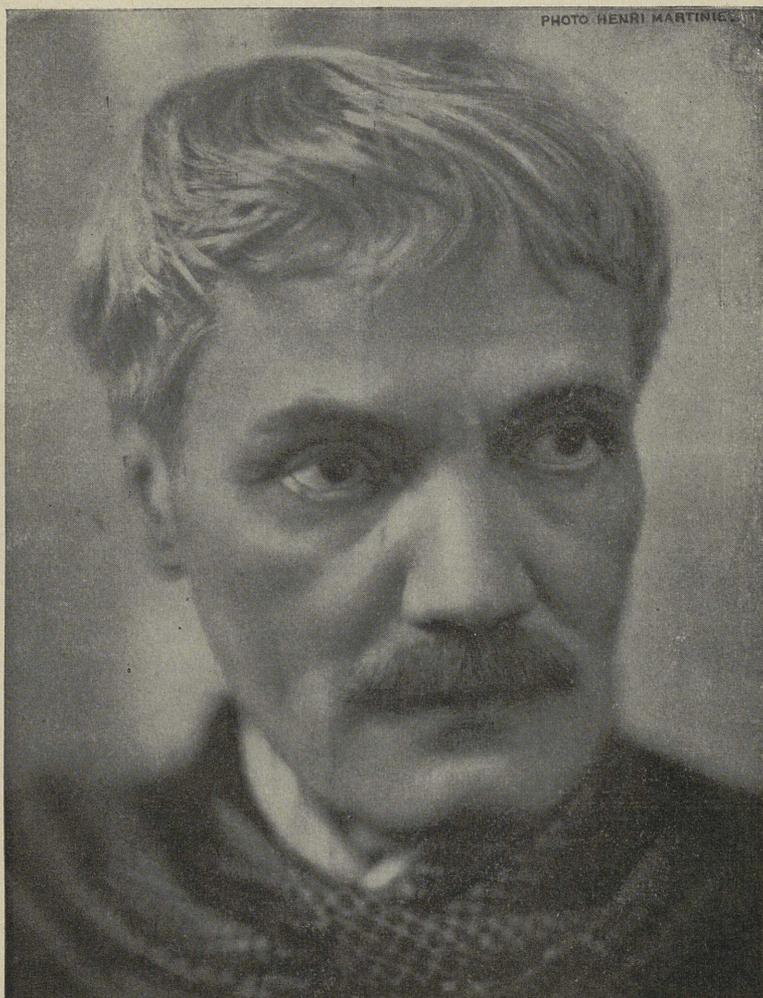
ne se reconnaissent plus le droit de garder pour eux seuls leur découverte; il la faut montrer au public. C'est ce qu'en l'honneur de Fernand Mazade nous voulons faire aujourd'hui. Et, pour que le public nous entende, nous avons, nous les poètes que l'on se figure d'ordinaire comme des êtres égoïstes et jaloux, cru bon d'unir nos voix afin qu'on sache en quelle estime est tenu l'art d'un Mazade par tous ceux, ses aînés, ses pairs et compagnons et ses disciples encore, qui considèrent la poésie comme la chose essentielle, celle à côté de qui toute autre occupation est vaine, et le poète comme le plus précieux citoyen de la cité...

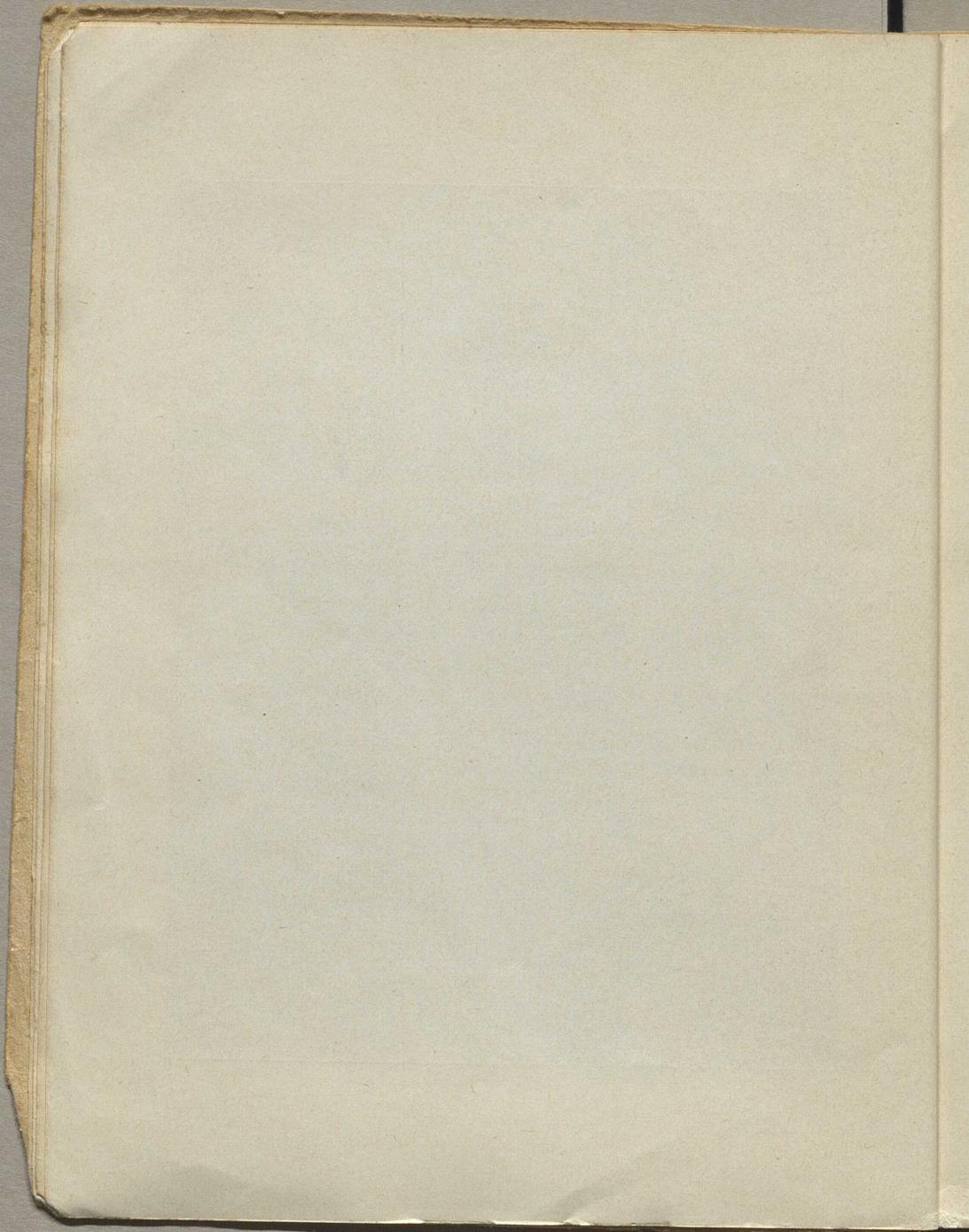
Nos raisons de l'admirer: il n'est pas facile de les dénombrer! Mais à quoi bon proclamer le génie du maître, si nous ne disons pas à quoi nous le reconnaissons et comment il nous touche. Il est facile de voir qu'habile à ressentir tous les sentiments et même à garder simultanément dans son esprit et dans son cœur les plus contradictoires, Fernand Mazade est maître d'un art qui sait, avec une telle adresse que ses inventions semblent spontanées, leur donner la forme la plus nette et la plus frappante. Il les marque de sa personnalité, et en fait des vers si riches de sens et d'images que des connaisseurs un peu avertis ne pourraient pas plus les attribuer à tel autre poète que s'il y avait tracé son nom, comme font les peintres au bas d'un tableau... Cette langue, qui concilie les contraires, à la fois légère et voluptueuse, à la fois précise et partie d'un tissu de rêves, langue qui a toute la fermeté et la saveur de la Provence, sans rien perdre du charme qu'elle doit à ses fleurs et de l'ardeur qu'éveille leur parfum! C'est pourquoi l'*Ardent Voyage* est peut-être

le plus marquant des recueils de Mazade. C'en est certes le plus caractéristique : car, si cette plaquette est courte, elle est grande par les relations qui s'imposent entre elle et les autres œuvres du poète et par ce qu'elle fait naître et retentir dans l'esprit de qui la lit...

Ces lignes incomplètes, ces alinéas inachevés, ces disjecti membra ne placeront-ils pas l'hommage au maître aimé dans une sorte d'atmosphère de tendre charme et d'émouvante solennité ?







A Fernand Mazade.

Poète, vous avez chanté l'*Ardent Voyage*
Sur le chemin d'amour où d'autres vous suivront
Et, dans la coupe en feu du divin Vigneron,
Dionysos, vous avez bu l'ardent breuvage;

Vous avez chevauché Pégase au ciel d'orage,
Vêtu la sombre armure et chaussé l'éperon
Du chevalier de Sable et d'or, et votre front
Porte sévèrement la couronne du Sage.

Le destin ni le temps n'a lassé votre cœur,
Et, comme en un jardin le fruit naît de la fleur,
Vous laissez un beau soir tomber sur votre vie,

Car, servant de la Muse, et son bon ouvrier,
Vous regardez, du haut de la tâche accomplie,
Une étoile qui brille à travers un laurier.

Henri DE RÉGNIER,
De l'Académie Française.

Sonnets familiers à Fernand Mazade.

I

Mazade, j'ai quitté pour cet hiver Paris
Où les gens comme moi n'ont pas grand'chose à faire.
L'automne cuvé, anuit est déjà claire
Et la mer, ma voisine, a des jeux et des ris.

Ce soir, j'ai de la soupe, avec des poissons frits...
Mon toit garde un hibou qui m'apprend à me taire
Sauf à l'heure nocturne où Pallas salulaire
L'excite à courir sus au peuple des souris.

J'y vis en état sain, et ma lasse pensée
Comme ma vision s'y trouve reposée
Par deux pins, découpant la vitre de leurs fûts, —

Puis la couleur du ciel sur les flots maritimes, —
Qui prouvent à celui que je reste et je fus,
Qu'il peût, punition des Marsyas obtus,

Faire un monde tenir entre deux bonnes rimes.

II

Noël est dans trois jours et je te voudrais proche.
Adonis va bientôt ressusciter. Jésus ?
La Vierge, près la Sainte-Étable, n'en a plus
Guère avant d'enfanter le bambin sans reproche.

Je pense à la langouste, à l'oison sur sa broche...
A Montparnasse prends le train pour le Chapus,
Profitant de ces jours où, sous un ciel confus
Et doux, toute heure n'est, déjà, qu'un son de cloche !

Christiane m'a fait goûter le vin clairet
Et, depuis ce matin, s'affaire à la cuisine
En usant sagement un manteau de Poiret ;

Là nous vivons entre Esclarmonde et Mélusine ;
J'apprends de l'aube au soir tes vers à ma forêt ;
Au bourg voisin il est un très bon cabaret...

Mais tu n'oublieras pas d'amener ta cousine ?

III

« Sais-tu si, sur le Styx, l'asphodèle se fane ? »
Je crois jadis t'avoir promis qu'il n'en est rien
Quand sur un front candide et pur comme le tien
Le dur laurier s'enroule et s'accroche en liane !

A l'autre bord du fleuve ignoré de Diane,
Au delà des replis du brouillard stygien,
Ce n'est qu'un pur honneur et qu'un éternel bien
Qui t'attend au pays où l'ombre est diaphane.

Les femmes qu'on aime, les amis préférés
Nous espèrent au môle où le Nocher débarque...
Ta couronne est rebelle aux ciseaux de la Parque !

Et nous irons tout droit aux bosquets inspirés
Dont une pâle fleur couvre le sol ténébreux,
Aux Champs que nous avons de tout temps espérés,

Où Gasquet chante auprès du jeune Bacchylide !

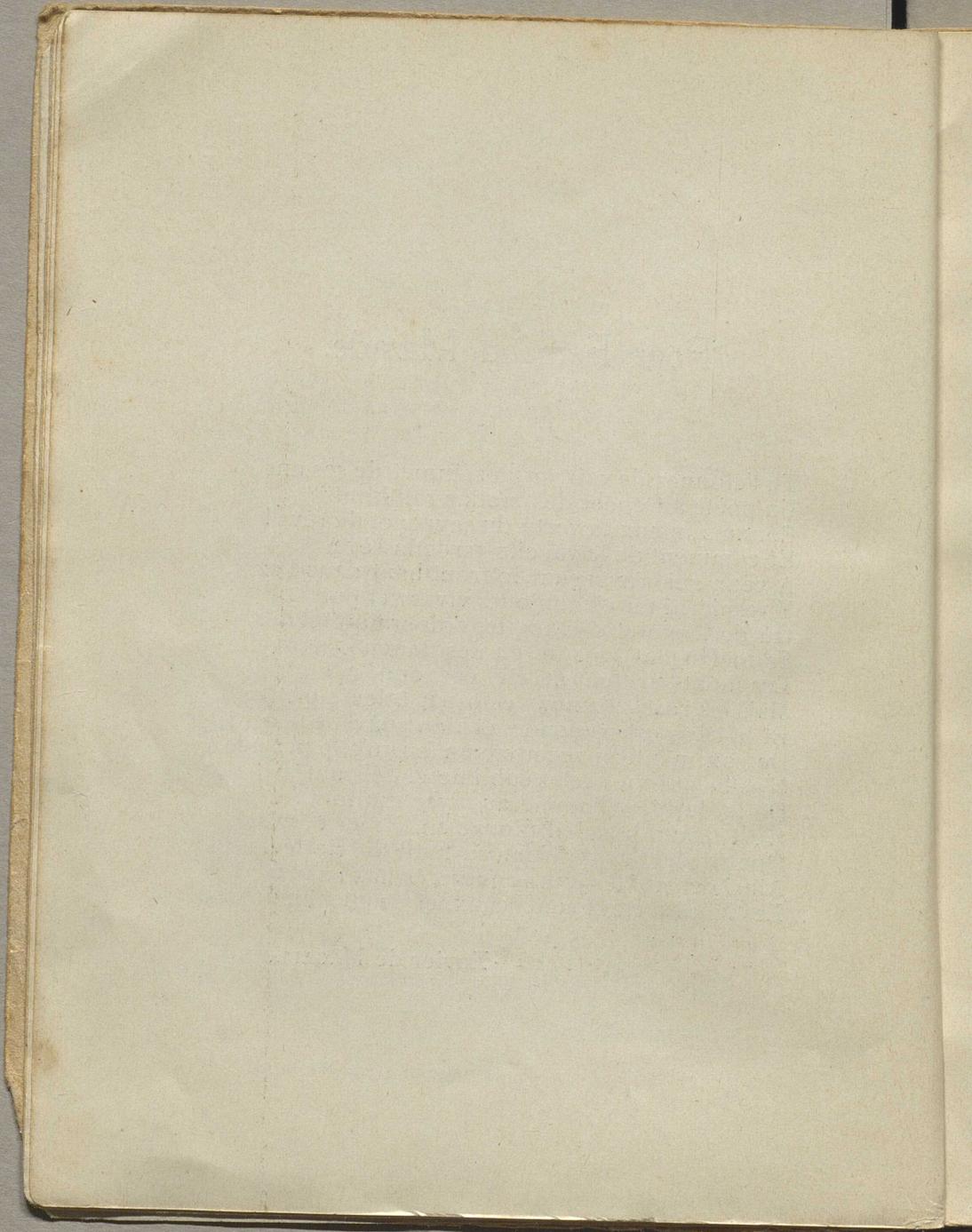
Charles DERENNES.

Ile d'Oléron, décembre.

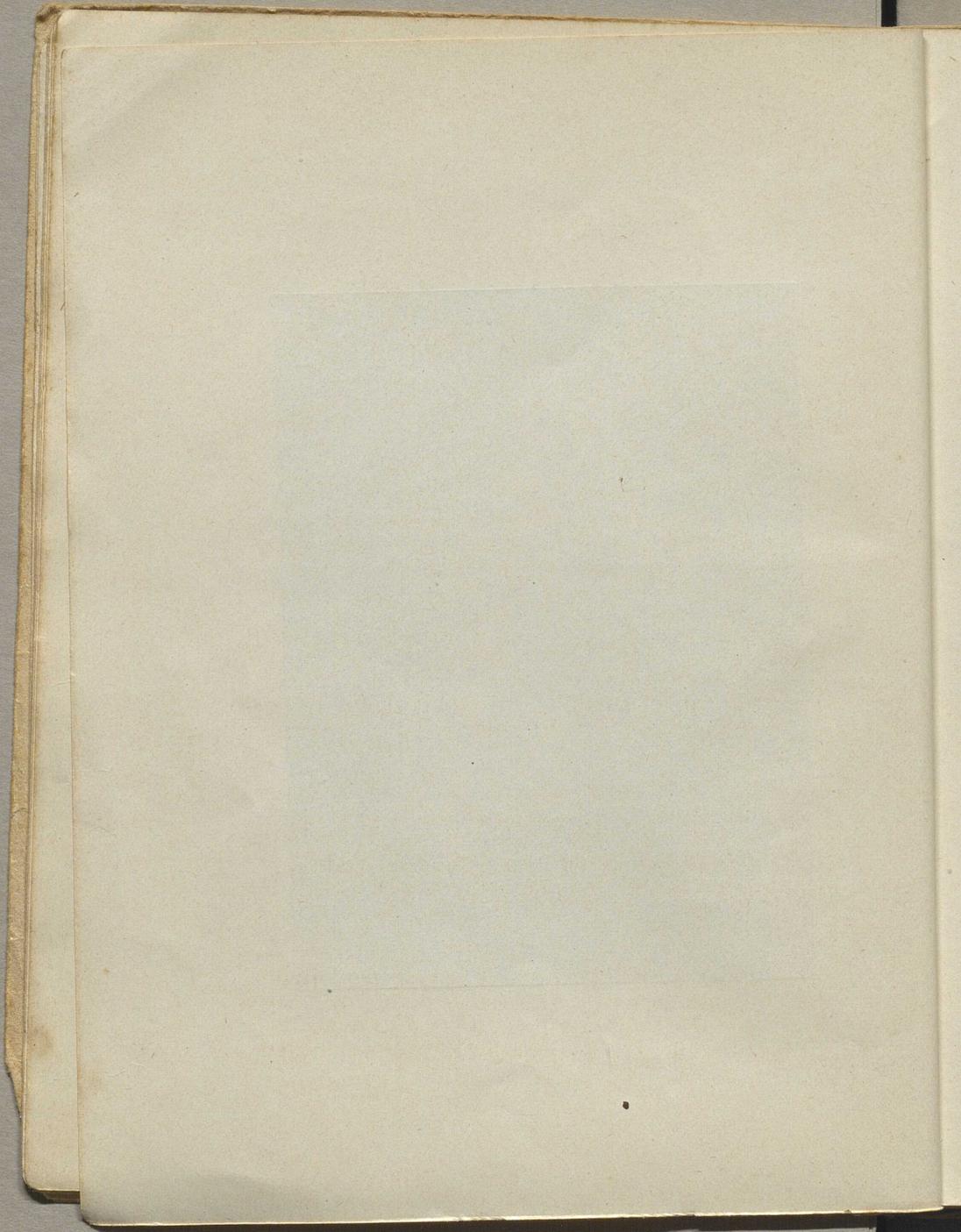
Pour Fernand Mazade.

Tu t'étonnes de voir qu'au sommet de ses ans
Un poète ait encor des matins reluisants ?
Connais mieux la vertu du savoir et du rêve !
Et comment de la vie elle garde la sève
A ceux qui, s'avançant le front haut dans l'azur,
Y respirent un air toujours vivace et pur
Où de l'âme et du sang les ardeurs mutuelles
Se mélangent sans fin en des flammes nouvelles.
Les monts brillent au ciel couronnés de glaciers,
Mais les roses d'amour éclosent à leurs pieds ;
Et la terre est profonde, et bien souvent la neige
De son manteau recouvre un feu qu'elle protège.
N'as-tu pas vu l'éclat sublime et délirant
De la dernière flamme au foyer expirant ?
C'est quand le soleil plonge en la mer écarlate
Que sa pleine splendeur au fond du ciel éclate.
Ainsi des nobles jours consacrés aux baisers
Les soirs surtout sont beaux, et le plus embrasés.

Xavier de MAGALLON.







A Fernand Mazade.

Mazade, si le ciel est joyeux sur la mer,
Si le soleil répand ses cheveux sur les vagues,
C'est afin que jamais nulle tristesse vague
N'atteigne votre front exempt de plis amers.

Si les myrtes nombreux couronnent la Provence
Et se mêlent sans cesse aux herbes du chemin,
C'est afin qu'un bouquet amoureux dans vos mains
Vous demeuriez l'Ardent voyageur qui s'avance.

La route se déroule au désir de vos pas.
Le vent balance autour de vous ses palmes chaudes,
Quelque chose de tendre et de sensuel rôde
Comme un vol de langueur qui vous brise les bras.

Des filles vont passant, des rubans à leur hanche,
Et l'olivette accueille un cortège de dieux,
Tandis que le silence enlace dans ses nœuds
Les beaux éphebes nus endormis sous les branches.

*
* *

Fernand Mazade, il faut respirer le matin
Comme une amphore ouverte à vos lèvres gourmandes.
Il faut répondre à ces chaleureuses demandes
Des nymphes du cytise et des nymphes du thym.

Passant passionné, poursuivez votre course,
Moissonnant les parfums, les hymnes, les couleurs,
Car vous de ces trésors savez seul la valeur :
La grâce d'un oiseau, la fraîcheur d'une source !

Toute musique à votre oreille est un baiser,
Et tout baiser à votre bouche est une offrande.
La Vie entre vos doigts est l'immense guirlande
Faites des fleurs que la ferveur y vient poser.

Cette guirlande, il faut qu'à chaque aube renaisse
De sa courbe l'exquise et flexible douceur,
Afin que les Amours, guidés par les Neuf Sœurs,
Conservent en vos traits, les traits de la Jeunesse.

Maurice-Pierre Boyé.

20 février 1928.

A Fernand Mazade.

Les bras nus sont plus nus, les bouches plus fiévreuses.
Mazade, le printemps demain renaît aux bois.
Qu'une muse t'accueille entre tes amoureuses
Et sente son visage enfermé dans tes doigts,
Et, soudain, qu'au sommet des secondes heureuses
Sa voix douce devienne une expirante voix !

Philippe CHABANEIX.

A Fernand Mazade.

Georges Heitz le disait, dont pour vous la tendresse,
Maitre, ne s'affaiblit jamais :
Vous êtes le poète exquis de la jeunesse,
Du printemps et des bleus sommets.

Aux lauriers dont, ce soir, Erato vous propose
Un harmonieux entrelac,
Permettez-moi de joindre une vernale rose
Cueillie au jardin de Balzac.

André CHANCEREL.

Passy, le 20 avril.

Strophe.

La pallaque et la courtisane
Tendent, vainement, tour à tour
Pour enivrer Fernand Mazade
Les fruits dorés de leur amour.
Il les cueille et rit. Le Poète
Veut une extase plus parfaite.
Phœbus de ses feux le coiffant
Au mont des abeilles camuses,
C'est, avide du sein des Muses,
Qu'il boit le lait, comme un enfant !

Henry CHARPENTIER.

Fernand Mazade, homme divin.

Même le sombre iris, et l'ombre, et la douleur,
Par vous, sont revêtus d'une étrange splendeur;
Votre muse, à l'instant le plus mélancolique
Prête un lys de lumière, un épi de musique,
Enseigne la ferveur qui jaillit du printemps
Et dispense l'Ardent azur d'un beau Voyage.
Fernand Mazade, homme divin, poète sage,
Votre œuvre ne craint pas les insultes du temps.
Nous n'avons pas fini de compter vos victoires :
Oui ! *le vieux Capricorne a de jeunes moments ;*
Non ! *les nuits du Verseau ne sont pas toutes noires !*
Un chant d'aube persiste au-dessus du coteau
Où le faune bondit et veille le mystère
Des nymphes, la guirlande et la grappe légère
Vous couronnent sans fin d'un prestige nouveau.

MARCEL CLÉMEUR.

Sagesse de Mazade.

La route est brève, hélas ! du printemps à l'automne.
Mais qu'importe au rêveur qui goûte également
La fleur qui monte au jour d'un fol élanement
Et le raisin qui choit, tout sanglant, dans la tonne ?

Irons-nous opposer un regret véhément
Au destin qui s'inscrit dans ce cours monotone
Quand les Sylvains rieurs, pour escorter Latone,
Enguirlandent la rose aux thyrses du sarment ?

Un obscur abandon au destin favorable
Habite dans votre œuvre où les Dieux de la Fable
Vont par la terre en fleur leur éternel chemin,

Et l'on écoute en vous résonner, ô Mazade,
Dans le large hexamètre ou le sobre neuvain,
Echo qui visitait les vallons de l'Hellade.

Henry DÉRIEUX.

A Fernand Mazade.

Je t'ai connu quand l'heure était brillante et chaude.
Tu menais, aux prés grecs, ta chèvre aux cornes d'or
Qui broutait l'émeraude
Parmi les boutons-d'or.

Aujourd'hui l'heure est grave, et pourtant elle est brève,
Mais tu tiens ta couronne et ce bonheur réel
De cultiver le rêve
Aux parterres du ciel.

Camille FABRY.

Liège, le 15 mai 1928.

Trois Poèmes de Fagus.

I

Thrène pour un deuil de Fernand Mazade.

L'Eternel l'avait donné,
L'Eternel l'a repris :
Que le nom de l'Eternel soit béni.

Pourquoi Dieu fait-il éclore
Tant de fleurs pour une aurore ?
Pourquoi Dieu fait-il saigner
Cœurs sur cœurs chaque journée ?

C'est qu'il reste le Dieu juste
Jusqu'en ses justes rigueurs :
Qu'il déracine l'arbuste
Ou fonde un fruit de nos fleurs;

Fleurs d'hiver où se promène
Le ver du premier péché;
Il veut nos joies et nos peines
Pour des fins à nous cachées ;

Ne maudissons pas la vie :
Nous n'en sommes qu'un moment.
Quoi qu'y tentent nos envies,
Nous passons en l'ignorant.

Ne maudissons point la vie,
Tissons, lambeau sur lambeau,
Ton envers, tapisserie
Dont luit le dessin, là-haut.

II

Epithalame tanka

pour la fille de Fernand Mazade.

— Que la fleur et la fleur,
Le saule avec le saule,
Le cœur avec le cœur
L'un vers l'autre battant
Exaltent jusqu'au pôle
Cent années de printemps !

III

En barque, en croupe, en esprit.

— Vers Avignon, Villeneuve,
Par la côte, vers le val,
Barque blonde, clair cheval,
Par la route, par le fleuve,

Vers vous ruisseaux capricants
Où l'étoile se reflète,
Caderousse et Piboulette,
Spectres bleus des Alyscamps,

Avignon et Roquemaure,
Arles ! Vénus, soirs, parfums,
Songes d'ors jamais défunts
Du Phocéén et du Maure !

Vers vous étangs, vers vous digues,
Vers vous cyprès, vous rosiers,
Mille azurs extasiés,
Et vous, Maurras, les Martigues !

Grand souffle amoureux du vent
Et souffle énorme du Rhône,
Et tous colliers en couronne
Sur toi, Porte du Levant,

Marseille ! Pont-Saint-Esprit !
La transe religieuse
Sous la mer prodigieuse,
L'Ardent Voyage en esprit !

FAGUS.

Le Miracle du Laurier.

Des rameaux que jamais n'effeuille l'aquilon
Si Mazade aujourd'hui serre tant de brassées,
Combien le plus aimant de tes fils, Apollon,
N'a-t-il pas, à le fuir, de nymphes harassées !

Albert FLAD.

A Fernand Mazade.

Comme l'enfant miraculeux de Sémélé,
L'enfant songeur et traversé de frénésie
Dont par le dieu des dieux la pourpre fut choisie,
Eûtes-vous au berceau de lotus étoilé
Toutes les nymphes de l'Asie ?

Au galop retrouvé d'un temps prestigieux,
D'un temps où la fureur se nimbait de prière,
Avez-vous entendu le pieux cri de guerre
D'un paladin au poing brutal, aux nobles yeux,
Qui ressemblait à votre père ?

Mazade ! ou devez-vous d'être ainsi couronné
De myrte, de laurier, de lierre et d'immortelle,
Au sang ému d'un cœur qui battait comme une aile ?
Tout grand poète est fils du soupir fortuné
De la colombe maternelle !

GÉRARDOT DE SERMOISE.

A Fernand Mazade.

Combien de soleils morts ! Combien de fleurs fanées !
Mais l'Amour dompte l'ombre et dompte les années,
Et ta lyre, Fernand Mazade, est un écrin
Où palpite le cœur de l'Amour souverain
Comme un bijou vivant dont la moindre étincelle
Fait danser dans la nuit le Souvenir rebelle,
Les caressants regards des belles d'autrefois,
Les étoiles, la mer, les fontaines les bois,
Tout ce que l'Espoir berce et le Remords torture
Sous le sourire amer et doux de la Nature.

Armand Godoy.

Deux poèmes de Georges Heitz

à Fernand Mazade.

I

Mazade, je ne puis vous donner que cet âge
Merveilleux qu'aujourd'hui je sens frémir en moi,
La jeunesse, et le fruit de cet apprentissage
Qui me valut d'aimer vos vers en votre voix.

Je ne suis qu'un enfant auprès de vous, encore
Qu'une même beauté nous séduise tous deux ;
Mais vous êtes de ceux dont la race s'honore,
Quand ma chance est légère et mon trait hasardeux.

Je vous offre pourtant l'ardeur de ma jeunesse,
Une voix d'où vos vers ont jailli, triomphaux,
Et des moments si beaux de ferveur, où renaissent
Les sonores splendeurs des rythmes qu'il vous faut.

O Mazade, acceptez que pour votre louange
Mon chant se fasse calme et grave, comme il sied
A celui qui prétend faire entendre l'étrange
Silence et les secrets que vous embellissez.

II

Mazade, pour qui tant de fleurs
Se sont ouvertes
Dont m'éblouissent les couleurs
En songe offertes,

Et pour qui tant d'arrière-étés
Jusqu'à l'automne
Se sont trainés en leur beauté
Si monotone,

Vous qui donnez au bel amour
Tant de visages
Et voulez que la gloire un jour
Vous dévisage,

Cueillez vos fleurs, cueillez vos vers :
Cette promesse
(Cherchez-la dans les gestes clairs
De vos maitresses)

Qui vous devance, et se sachant
Insidieuse,
Se cache au fond des yeux changeants
D'une amoureuse.

Georges HEITZ.

Dixain pour Fernand Mazade.

Le vent de février fait gémir les persiennes
Et les tristes brouillards m'ont caché l'horizon.
Des beaux jours abolis faut-il qu'on se souvienn
Et des matins dorés où tournaient les pigeons ?
La jeunesse s'enfuit et se rident nos fronts.
Mais tu viens, grand Mazade, et s'apaise l'orage.
Le soleil apparaît, un voilier matinal
Oscille au promontoire, un cor vibre au pacage
Où la brise murmure, et dans le frais bocage
Le sol a résonné du galop d'un cheval.

Henri DE LESCOET.

Poète et Magicien.

I

Voici passer Anacréon
En Avignon,
Devant l'église Sainte-Claire :
Sonnent la lyre et le bourdon !

Les belles viennent et s'en vont,
L'une timide, l'autre fière ;
Mais, les Muses au cœur, les Astres sous le front,
Mazade les enchante, elles lui céderont...

II

C'est un dimanche comme en Avignon.
L'ocre des murs dans le ciel se consume.
Je pense à vous, Mazade, à votre chaperon
Aurolé d'étoiles, de clair de lune :

A vous, magicien, qui savez tous les Signes,
Et comment on en tire ou la Gloire ou l'Amour.
Je voudrais m'endormir encore, en troubadour,
Sur un muret, parmi les vignes,

Ou bien à l'ombre d'un figuier,
Cependant que, là-bas, le lit de Roquemaure
Sera défait
Pour l'Ardent Voyageur et pour sa Dame Laure.

III

Il est une rose couleur de vin pur
Que vous me donnâtes quand j'étais Poète.
Elle refleurit quand renaît l'azur
Et que les Muses sont en fête.

Vous l'avez humée, un soir d'allégresse ;
Mais c'en fut assez pour qu'elle durât...
De même que toujours vous serez en jeunesse,
Jamais cette rose ne fanera.

Vous la pourrez voir au mur de ma chambre,
Entre saint François et Lebrau de Moux ;
Elle y fait Avril quand il est Décembre,
Et ce miracle vient de vous.

Albert MARCHON.

Brinde.

à *Fernand Mazade.*

Muse, il faut dépouiller notre plus beau jardin.
De roses et de lys faisons une jonchée,
Et d'une branche d'or sur la source penchée
Le plus noble rameau sied à ce fier dédain.

Le palais merveilleux où dort Shéhérazade
A-t-il en ses trésors un diamant plus pur ?
Nous en confronterons la flamme avec l'azur
Pour sertir le laurier aux tempes de Mazade.

La vigne va fleurir près des noirs oliviers,
Poète, et la Provence entonne un hymne grave.
Que dans la Coupe sainte où nous buvons se grave
L'hommage par lequel je veux que vous viviez !

Marcel ORMOY.

A Fernand Mazade.

Corps charmé qui m'aina, corps charmant que j'aimais.

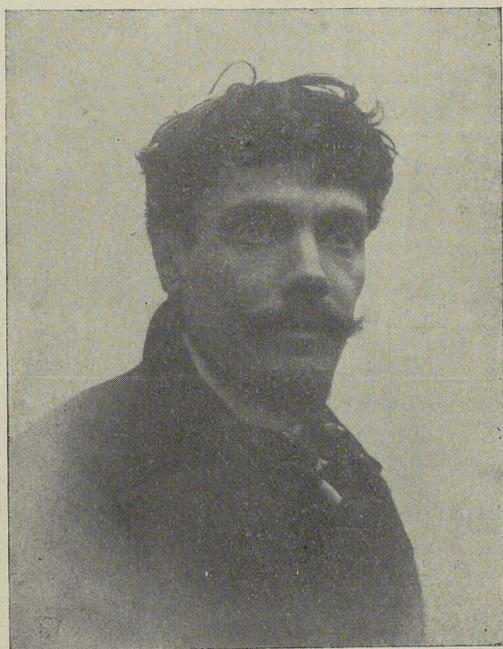
Fernand MAZADE.

Mazade, il nous faut boire à l'éternel Léthé...
Rires, larmes, baisers, caresses éperdues,
L'Ecclésiaste en a clamé la vanité.
Les fêtes de l'amour ne nous sont point rendues ;
Mais, quand nous gémissons sur leur fugacité,
Vous, poète immortel des étreintes perdues,
Vous savez à nouveau, d'un mot, les susciter.

*
* *

Des femmes vous ont ri, lèvres en fleur, corps offerts
A l'amour, dont vous plût la jeune frénésie.
Leur sillage s'efface au mobile univers
Comme meurt par le soir une rose d'Asie.
Les chimères ont fui de leurs bras grands ouverts,
Mazade, et vous pleurez tant de grâce insaisie.
Mais toute leur jeunesse est passée en vos vers.

André PAYER.



Sur De Sable et d'Or.

Fernand Mazade, quel parc touffu où les massifs :
Arbres d'Hellade, Athéna, Le beau rivage, se lient sous
le charme d'un soleil chaud, d'une clarté d'or. Mais,
en écrivant tout ce que des vers — fleurs et fruits
d'un immense verger — ont provoqué en moi d'émo-
tion, ne m'accusera-t-on pas de la partialité attendrie
d'un jeune poète pour un aîné que l'on aime ?

Dans le massif *De sable et d'or*, j'ai recueilli quel-
ques fleurs : autant de poèmes dont l'harmonie et le
thème ont tout ce qu'il faut pour nous ravir.

La poésie de Fernand Mazade joint à la souplesse
du rythme fort, la saveur de saisissantes images qui
caractériseraient son œuvre, si maints charmes encore
ne se dégageaient des très beaux chants. Dans une
étude, on pourrait mettre en exergue ces trois vers :

*Nouveau-né de ses cendres.
L'honneur sombre de vivre.
Le Divin dans le Taciturne.*

Peut-être aurait-on ainsi l'expression de notre poète
qui est amoureux des rives privilégiées sur lesquelles
il sait que viendra la nuit ; des vergers bleus durant
le jour, où coule la forte lumière grecque et méditer-
anéenne du soleil de Provence et où les soirs se sont
aventurés, hésitants, pendant que :

*Au penchant du coteau léger
On voyait, avec des béliers, des boucs, des chèvres,
Puis des chiens, passer un berger.*

Fernand Mazade possède le sens de la pure et simple beauté. Il y a tant de fraîche et rustique harmonie dans le poème *Sur la colline*.

*Tu verras de là-haut, quand la feuille au vent bouge,
Verdoyer à la fois
La vigne et l'olivier d'où viennent le vin rouge
Et l'huile que tu bois.*

*Ei tu verras, tandis que stride la cigale,
Se dérouler sans fin
Les champs de froment jaune et les champs d'orge pâle
Qui te donnent du pain.*

Mais, à côté du calme reposant des coteaux où poussent l'olivier noir et les vignes chaudes, que d'ardeur intérieure, d'émotion savante dans *Le Jugement*.

Le poète ne peut toujours rendre sa poésie exempte de réflexion et de pensée. S'il voit une fleur belle, épanouie et qui nous rit, il ne peut ignorer la mort de cette fleur, peut-être au crépuscule prochain.

Si Fernand Mazade chante avec une musicale force les cieus vivants d'Hellade où « les demi-dieux émerveillent les vignes », s'il nous mène

*Vers le camp des vainqueurs et qui déjà fermente
De verbes turbulents et de gestes virils,*

il sait aussi nous montrer — et avec quelle simplicité et quelle douceur — la paisible et riche solitude

d'un salon de campagne où nos pères échangeaient leurs confidences, où les jeunes filles jouaient du clavecin.

*Ne dites pas de mal des fauteuils vermoulus :
Sur la console écoute un buste de l'ancêtre.
Mais vous admirerez le haut bahut de hêtre,
Plein de livres de vers que personne n'a lus.*

*Aux murs, avec des dieux hâlés et chevelus,
Président les portraits d'une dame et d'un prêtre,
Et d'un petit sergent qui reviendra peut-être,
Et d'un beau lieutenant qui ne reviendra plus*

*Devant le clavecin muet, une corbeille
Offre des figes d'or et de sombres raisins
Parmi lesquels voltige et se pose une abeille.*

*Voici monter l'odeur brûlante des jardins.
C'est midi. Le coucou dit au chat l'heure éclose
Pendant qu'un papillon, aux pentes des coussins*

D'un sofa ramagé de vert, cherche une rose.

Quand, voici quatre ans, j'ai lu *De Sable et d'or*, j'ai cru entendre au bout d'un parc le cri léger des nymphes et sur les coteaux, aux flancs desquels mûrissent des fruits bruns et lourds, la chanson des ramasseurs d'olives en Provence.

Paul D'AMARIX.

Fernand Mazade en Italie.

Il a levé les bras au ciel, et il a dit :

— Il n'y a pas un hiatus.

Il s'agissait du golfe. Le cameriere s'est approché. Le cameriere Don Gennariello. Il n'avait jamais vu un tel ravissement. Il n'osait proposer ses plats. Fernand Mazade l'aperçoit et lui demande :

— *Cosa c'è di più bello al mondo ?* Qu'y-a-t-il de plus beau au monde ?

Et Don Gennariello répond :

— *Il Paradiso, forse ?* Le Paradis peut-être ?

— *Forse*, murmure Mazade.

Et il commande une friture de rougets et de calamars, avec beaucoup de fenouil, de citron et beaucoup de vin de Capri.

La scène, nécessairement, se passe à Naples. Nous sommes là trois ou quatre. Le cameriere doucement me prend à part et me demande :

— Il est musicien, le signor ?

Je réponds :

— Musicien jusqu'au cœur. Il chante comme la Sirène.

Aussitôt l'orchestre s'approche. Un guitariste improvise :

*Se canta il cor dell uomo dolcemente,
Quanto è più dolce il canto di Sirena⁽¹⁾ ...*

Comme vous le pensez bien, la Sirène ne se fait pas attendre davantage. La voilà qui passe. C'est une belle fille du peuple. Elle porte sur sa tête un grand panier couronné d'algues et ruisselant de coquillages. Mazade se lève et la salue :

- C'est l'esprit de la mer... *Che bella Ninfa!*

*
* *

Paestum.

Fernand Mazade est rayonnant. Ses cheveux blancs au vent, la bouche junéville, il scande :

*A Paestum, qui n'a plus de roses,
Une odeur d'algue aiguise l'air ;
Et, sur le grand temple couvert
D'une poudre de sable amer,
Sans fermer leurs ailes se posent
Des aigles venus de la mer.*

Nous avons découvert une guinguette et bu d'un gros vin noir dans la société d'un chien, d'un chat, d'une poule et d'un canard très affectueux. Deux ânes brouaient de l'acanthé sur les colonnades.

*
* *

Ravello.

A l'hôtel de la Palombe, parmi les aloès et les

(1) Si le cœur de l'homme chante doucement, combien plus douce est chanson de Sirène.

cactus, à six cents mètres sur la mer, nous avons feuilleté l'album des voyageurs. Accueil charmant. La maison est pleine de jeunes filles. Toutes blondes, ces jeunes filles. Elles ont dansé. Le croiriez-vous ? Sur cette montagne, elles s'étaient costumées à l'ancienne pour mimer une tarentelle. L'Italie banale des guides, allez-vous dire ? Mais non ! c'était si joli et si plein de bonhomie tendre ! Et puis, pourquoi renier une danse ? L'Italie est si riche ! Elle danse et elle combat. Ce sont des faces différentes. Au demeurant, jeunes filles et jeunes hommes, aux regards de Fernand Mazade, n'étaient plus des formes humaines, mais Dionysos, les Ægipans, les Nymphes :

*Parmi l'espace le plus saint
Du temple de l'Artémis reine,
La princesse de Sparte, Hélène
Dansait au son du tambourin.*

Il y a, dans cette maison de la Palombe, ancien archevêché de Ravello, une chambre peinte à la chaux, où l'on voit une Néréide couchée sur un dauphin qui nage. Et, par-dessus, cette devise :

Quis arguet me de peccato ?

La Néréide est toute nue ; et c'est sans doute l'archevêque qui parle. Ce prélat, dit-on, lisait Moschus et Bacchylide. Fernand Mazade a voulu passer la nuit dans cette chambre.

— Voyez, maître, voyez donc ! les murs sont chargés de salpêtre ! criait, un peu inquiet, Gérardot de Sermoise.

Car le disciple fidèle était là. Mais le maître, ravi par la vue de la Néréide, n'écoutait rien. Il nous

mit à la porte, tandis que Sermoise déclamaît avec assez d'à-propos, il me semble :

*Par un séraphique Satyre
Dans un flot stellaire trempée,
Il a toujours tenu la lyre.*

*
**

Le lendemain, nous allâmes à la villa Cimbrone. A la villa Cimbrone, il y a une grande terrasse, un radieux à-pic sur la mer, un lieu pour la sérénité.

— Saviez-vous, nous a dit le maître aux tempes couronnées d'argent, que les Grecs n'avaient pas de temples à l'Amour? Aphrodite était, sans lui, honorée en d'innombrables sanctuaires.

— Ici nous l'aimons trop, m'écriai-je, pour souffrir davantage qu'on laisse Eros en cet abandon. Si le temple n'existe pas, bâtissons-le.

— Quoi de plus simple! dit le maître.

— Il n'y a plus qu'à ouvrir une souscription.

— Je m'en occuperai dès mon retour en France.

De riches beautés transocéanes seront prises d'enthousiasme à la pensée d'un pareil sanctuaire. Et ce sera un temple sphérique.

Sermoise regardait au loin. Fernand Mazade sourit et murmura :

— Il ne dit rien. Il voit le temple. Déjà il rôde autour. Mais vous pouvez être tranquille, je garderai la clé chez moi.

Sur la mer et les îles, le printemps se levait; et mars, que l'on dit fou, laissait pourtant les premiers vents du sud apporter leur tiédeur et cette bonne odeur d'orange et de citron qui vient des jardins hespérides.

Salvitur acris hiems...

Et quelle bonhomie dans cette éclosion du printemps ! Le laisser-aller de la Grâce. Le maître prenait à plein nez les parfums : l'iris, la jacinthe sans doute, mais aussi l'aspic, la lavande, le romarin, le fenouil, le basilic et l'angélique. Et, de temps en temps, il disait :

— La vie est suave.

Il avait mis son cœur dans la rose-des-vents.

Henri Bosco.

Simple billet pour Fernand Mazade.

Voici le temps de l'année où le nord de notre horizon s'éclaire des quatre étoiles du Chariot renversé. Douceur d'un ciel que j'ai perdu, que ton nom y brille, Mazade, étoile d'un groupe de Sept, uni et scellé par l'amitié commune d'un grand poète disparu ! Aux jeunes qui, dans la splendeur de juillet, ont entrepris de l'honorer comme il convient, il me plaît de me joindre ici pour un hommage d'admiration et d'amitié. Et ne t'esbahis, comme disaient nos anciens, que je m'y serve plus volontiers de la prose, ne le faisant en manière aucune de paresse et de dédain, mais parce que je la crois plus propre à nettement exprimer, dans sa vérité nue, la louange. De la seule *Sagesse* chantée, le mérite et l'éclat seraient capables d'illustrer le nom d'un autre ; mais il suffit qu'elle ait touché ton front pour le parer d'une jeunesse neuve et faire du blanc hiver qui s'annonce, le jardin fleuri d'un printemps. Ainsi Malherbe, toujours vert, assurait l'immortalité de sa gloire en célébrant celle des rois. Poursuis dans la faveur des Muses la belle carrière entreprise ! Dans la couronne qu'on t'apprête, j'aurai fleuri le rameau de gloire de cette rose de l'amitié.

Pierre CAMO.

De Tananarive, mois et lune d'Adizaoza
sous le signe des Gémeaux.

Les Poèmes de Sainte-Marthe.

Je suis en même temps que le fils de l'étoile
Le frère du petit oiseau.

Fernand MAZADE.

Loin de Paris où trop souvent on applaudit pour être applaudi à son tour, lisez les poètes chers, près du sol dont une pincée vous figurera toutes les réalités essentielles.

Là les rythmes ingénieux ne vous suffiront plus, ni les paroles habiles. Là mourront les cabales et les modes littéraires. Un cyprès est l'unité du réel. Entre une vigne (c'est mon père qui l'a plantée) et le guéret dont la résistance à la charrue fait suer hommes et bêtes (oh ! le beau blé de l'an prochain !), on voit l'éternité des grands thèmes, et surtout, car l'Idée est une piteuse enfant, on voit qu'il ne faut pas s'écarter de la source de vérité, et que l'apparence seule des choses est assez riche de sens pour satisfaire l'esprit le plus altéré d'absolu.

Là-bas la Montagne Noire est une merveille vieux rose et bleu de roi. Montréal et Faujeaux sont les deux bornes du jugement. Les moulins tournent encore, ces moulins centenaires accrochés au Rasez et dont l'ombre de don Quichotte enfin désabusée est devenue l'amie. Dans le parfum des pailles au soleil

et des regains qu'on fauche, des vers chantent, qu'il faut bien que je crie, dussé-je en frissonner sous une montée de désirs :

*De-ci de-là, l'aile caduque des moulins
S'est mise étrangement à battre toute seule.
J'entends tourner, gémir et retourner la meule
Et, plus proche, pleurer la résine des pins.*

*Des flots voluptueux on sent trembler l'haleine.
Il s'exhale des parcs et des breuils palpitants
Un arôme si vif qu'il semble de printemps :
Lavande sous la plume et fenouil dans la laine.*

*Et quand les vers luisants allument leurs saphirs
Au penchant des guérets, à la crête des berges,
Les constellations de l'arche bleue émergent
Comme de notre cœur s'élèvent les désirs.*

Fernand Mazade, âme ardente, cœur courtois et décidé, on peut les lire, vos poèmes, sous l'azur implacable. Il sont jeunes, robustes, et si chargés de mystère et de la chanson secrète des choses présentes que les mots s'accordent parfaitement aux objets, les prolongent et font avec eux un nouvel univers. Si visuelle en effet que soit la poésie que j'aime, il faut exiger d'elle ce frémissement intérieur dont nous ignorons tout, sauf le ravissement dans lequel il nous jette.

*Les pins dont nous avons fait abattre la cime
Pour mieux voir les bateaux sur la mer s'éjouir,
Les pins de Magdala nous reprochent ce crime !*

*L'homme qui, déchirant les roches par plaisir,
Expulse les esprits logés dans la colline,
Cet homme est sacrilège et vous devez le fuir.*

*Aimez l'abeille grecque et la rose latine.
Que sur l'orme jamais n'écrivent les couteaux
Nul adage lascif, nulle image enfantine.*

*On m'a dit qu'autrefois venait à nos ruisseaux
Se mirer chaque été la dernière vestale
Et qu'un bouc s'y noya qui salissait leurs eaux.*

*N'écrasons pas le scarabée aux yeux d'opale :
Son ancêtre par nos aïeux fut adoré.
Et nous nous rappelons que la colombe pâle*

Fut aux heures de Marthe un symbole sacré.

Ces *Poèmes de Sainte-Marthe* ont un charme singulier fait des contradictions les plus riches. Mystique et païen, enthousiaste comme un jeune adolescent et vibrant aussi de cet amour profond du monde que seule dispense une certaine expérience de la vie, Fernand Mazade nous avoue lui-même :

*Je suis plus soucieux et triste que personne;
Mais de même que luit le ciel sur le ruisseau,
Le sourire au-dessus de mes larmes rayonne.*

Conciliant ainsi des forces contraires, sachant conduire vers l'ordre une luxuriante anarchie intérieure, profitant de toutes les fougues et de toutes les passions pour faire monter plus haut son cœur sans l'émonder, le poète de *l'Ardent Voyage* nous montre

le chemin. Et la main sur le petit livre paru sous le signe de la Colombe, au Pigeonnier de Charles Forot, j'admire son génie si divers et qui jamais n'a fait mieux chérir les réalités transfigurées en même temps que précises.

*Sous ce firmament semblable aux cieux anciens,
Marthe comme vous avait les cheveux sombres ;
Cernés sont vos yeux comme l'étaient les siens.*

*Elle possédait dans un jardin plein d'ombres
L'eau la plus limpide et le plus pur des miels,
Un figuier, de l'ail, des lys et des concombres.*

*Ardente et pourtant s'éloignant des mortels,
Les uns si brutaux et les autres si tendres,
Elle se plaisait à parer les autels.*

*Elle aimait le vol des geais et des calandres
Et de ces oiseaux qui n'ont pas de couleur
Et de ceux qui sont de la couleur des cendres.*

*Marthe quelquefois cédait à la langueur
Et parfois trouvait une étonnante ivresse
A peiner sa chair, à chagriner son cœur :*

Et vous, je vous vois soigner votre tristesse.

Ce soir, dans mon jardin plein d'ombres, en cette heure où des cyprès la peine est opportune, je sens la gratitude du monde à l'égard du poète qui est assez grand pour en exprimer la grandeur.

Henri DUCLOS.

Témoignage.

De ce haut Vivarais où la couleur méridionale ne s'est pas encore fanée, de cette extrême pointe du Languedoc dressée dans un azur vibrant, je m'en voudrais, malgré l'émiettement journalier du temps, de ne pas apporter au grand poète de *l'Ardent Voyage* et des *Poèmes de Sainte-Marthe* l'hommage de mon affectueuse admiration. Fernand Mazade est le poète de l'amour dans la lumière. La lumière ! comme il a su, fidèle à ses origines méditerranéennes, pour la célébrer, trouver des rythmes dignes d'elle ! Son lyrisme a la puissante ardeur du soleil sur la Crau, alors que tout palpite dans l'innombrable chant des cigales. Pas de vaines effusions : une voix sûre, mesurée, subtile, une voix profonde, qui, pour charmer les oreilles, n'en frappe pas moins le cœur. Fernand Mazade a retrouvé sur sa lyre ce son humain, qui, parti d'Athènes, à travers Rome et la Renaissance, est monté jusqu'à nous. Des citations ? D'autres en feront, lecteur. Qu'elles te donnent le désir d'ouvrir encore les recueils : tu sauras l'ivresse que peut verser la Muse.

Charles FOROT.

Le poète de l'Amour.

O reine qui captive et qui jamais n'enchaîne,
Volupté que vous donne un rêve enfin saisi,
Profane volupté du baiser qu'on choisit,
Pieuse volupté de n'avoir pas de haine

Fernand MAZADE.

L'évidence nous aveugle que sur un esprit aussi universel que celui de Fernand Mazade il peut être glosé à l'infini. Les visages de notre pensée peuvent se révéler innombrables : la plupart d'entre eux ne sont souvent que des surfaces à peine crayonnées. Chez l'auteur de la *Sagesse*, le génie a sculpté profondément tous les masques : il les a incorporés à la chair. Mais que ce prince des songes soit un humaniste de haute lignée, qu'il soit autant l'évocateur de la lumière que celui de l'ombre à l'exclusion de laquelle la lumière ne saurait avoir d'existence vraie, qu'il soit le lyrique du silence, du mystère et du ciel constellé, que l'homme du rêve soit aussi le psychiatre, l'homme des sciences positives, le botaniste, le mycologue singulier et qu'il ait publié de remarquables observations sur la douleur, sur le sommeil, tout cela ne nous vaudrait pas le grand poète sans la sensibilité étonnamment diverse, extraordinairement mobile et déliée, sans le rythme magnifique et subtil, la puissance consciente et effervescente, tumultueuse et pourtant tranquille, de son cœur.

Fernand Mazade me fait l'honneur de m'accueillir non seulement comme son disciple mais, depuis plusieurs années, comme son ami. Ce n'est donc

pas uniquement par une constatation extérieure de ce dont toute son œuvre nous apparaît comme illuminée, mais aussi par ce que je sais véritablement de sa vie j'ose dire secrète, que je puis saluer de bon droit en ce beau mortel le poète fidèle de l'amitié (avec quelle affection et quelle admiration il exalte Henri de Régnier et Paul Valéry!) et le poète enchanteur et enchanté de l'amour.

Glorifier l'amour avec enthousiasme, ne le dévoiler qu'avec respect, n'abaisser jamais, je ne dis pas LA femme, mais UNE femme, telle est la généreuse mission dévolue à Fernand Mazade à l'heure même où sont rois les Huns de chez nous : les mufles.

Défendre la femme, exalter sa souveraineté, le « Croisé » de *De Sable et d'or* l'a juré. Et tandis que tournoie l'ouragan de doute et d'irrévérence, le poète-chevalier aux yeux d'ombre ardente, aux cheveux d'argent palpitant, demeure agenouillé, mais l'épée au flanc, près de la Cruelle, de la Tendre, de la Magique, devant l'autel à la fois chrétien et païen par lui rénové.

Et c'est avec la brume des siècles, mais aussi avec toutes les clartés actuelles, avec le sens le plus moderne, que Fernand Mazade a su former des auroles de légende et de vérité. Il vit simultanément dans le temps et hors des âges. Sur les ailes de ses poèmes, l'amour nous pénètre, paré de noblesses exceptionnelles. Pour révéler celles-ci à notre émerveillement, le maître a retrouvé, a rajeuni des images oubliées. Il les fait se mouvoir dans la lumière toute neuve, — qui est d'ailleurs celle de toujours, — aux sons d'une musique inouïe. Ecoutez :

*Pour des visites rituelles
Montait la lune au sud charmant.
Dans l'ombre de l'entablement
Tourbillonnaient des noctuelles.*

*Parmi l'espace le plus saint
Du temple de l'Artémis reine,
La princesse de Sparte, Hélène
Dansait au son du tambourin.*

*Le rythme neigeux de ses voiles
Découvrait toute sa beauté ;
Et pure était sa nudité
Comme la chaleur des étoiles.*

*Dansaient aussi Sélenhella
Et vingt autres adolescentes.
Mais, à ces heures innocentes,
Nuls hommes ne se trouvaient là.*

*Il en vint un, brusque et superbe,
Donneur de mort, donneur d'amour,
Et de qui, sous le casque lourd,
Se crispait le visage imberbe.*

*Des gardiens accouraient en chœur.
Le glaive haut, je les écarte.
Puis, cueillant Hélène de Sparte,
Je la posai contre mon cœur.*

*Et la princesse aux voiles pâles,
Je l'emportai vers le plaisir,
Sur le char que faisait gémir
Le galop hagard des cavales.*

L'amour, Fernand Mazade en a fait son délice et son supplice : il en a fait le sublime chant de sa vie intime, l'intarissable souci de ses rêves et de ses sens. En son être brûlant, où chaque aurore éveille un désir, invente un tourment nouveau, les souvenirs aimés se raniment sans cesse, douloureux, charmeurs. Ecoutez encore :

*Je ne pouvais rien voir dans cette chambre agreste
 Où d'un souffle pieux
 Votre bouche éteignit une lampe immodeste :
 Rien, pas même vos yeux.*

*D'une touffe d'œillets l'aromatique hommage
 Voltigea sur vos seins.
 Dans vos cheveux se balançait l'odeur sauvage
 D'un flot de romarins.*

*Nous n'avons prononcé nulle phrase subtile,
 Nuls serments turbulents :
 Et, muets, nous étions parmi l'ombre immobile
 Deux cadavres brûlants.*

*Peut-être attendions-nous que devant la fenêtre
 Se constellât le ciel.
 Nos baisers pour s'unir attendirent peut-être
 Un chant surnaturel.*

*Quels furent ces baisers ? Vous m'aimez. Je vous aime.
 Tout le reste est secret.
 La nuit ne dira pas, l'ignorant elle-même,
 Ce que nous avons fait*

Cantiques de joie, soupirs dévotieux, cris d'espérance ou de désespoir, toutes ces richesses habitent ensemble le poète le plus voluptueux et cependant le plus pudique de notre temps.

Le cœur de la femme ? Fernand Mazade en connaît toutes les précieuses harmonies, toutes les frêles et fugitives dissonances. Et il l'adore, ce cœur de femme, il l'adore avec une jeunesse émouvante, avec des recherches de cruauté envers son propre cœur, avec des élans, des éclats, des triomphes que lui envieraient les plus junéviles passions.

Mais quels cuistres, et qui ne seraient sans doute que des jaloux, oseraient déplorer que cet amoureux inlassable apportât tant d'empressement, tant de conviction à vivre sur le bûcher? Quoi, sinon l'hypocrisie, la pudibonderie, ou surtout l'impuissance, pourrait s'offusquer de ce que n'importe quel amoureux associât trop de lui-même à ses hommages verbaux? Je puis témoigner du moins, et là est, je le crois, l'essentiel critérium, que les élèves de Fernand Mazade ne se sont jamais offensées de ce que trop de ferveur les entourât. Et il faudrait connaître bien mal l'Ardent voyageur de l'*Ardent voyage* pour ne le voir point en même temps que fanatique et embrasé, pour ne le voir point brave, courtois, respectueux dans l'attaque et généreux dans la victoire. Et si totalement sincère en lui-même comme hors de lui-même!

Souvent Verlaine trouvait des pleurs. Sut-il toujours pour quelles blessures? Don prodigieux de se sentir jusqu'à là tombe l'âme d'un enfant! Don divin et qui conduisit la mélancolie de Lélian jusqu'à des naïvetés étrangement séductrices. Un enfant aussi est Fernand Mazade. Mais celui-ci connaît mieux la vie: il sait avec une précision déchirante, avec une précision exquise, pourquoi il aime et pourquoi il souffre. Je l'ai vu pleurer. Plus d'un matin, je l'ai vu s'isoler, s'abîmer dans une ténèbre où, sans doute, il voyait passer, lui, des nuées incandescentes. Par cela, qui est en quelque sorte du sang, sa poésie acquiert une valeur exacte, une signification spécialement dramatique, hautement impressionnante. Raisons de surcroît, certes, mais raisons qui nous font admirer et chérir davantage le grand enfant, l'éternel enfant aux cheveux blanchis.

GÉRARDOT de SERMOISE.

Hommage à Fernand Mazade.

Les poèmes de Fernand Mazade sont une source de perpétuels enchantements. Un matin de printemps est plus beau s'il baigne dans les ondes féeriques de leur lyrisme ; un soir d'automne est plus doux s'il est bercé aux musiques de leur rythme harmonieux.

Poète de l'amour aux cent visages, poète de la joie, poète de la vie, Fernand Mazade, il faut le proclamer, est un grand poète ; et, depuis qu'il m'a été donné de le connaître, je ne sépare plus en lui l'HOMME de l'ŒUVRE.

L'ŒUVRE, par sa richesse, son éclat, sa grandeur, l'HOMME, par la vertu rayonnante de son intelligence, la générosité de son âme, forcent également mon admiration et mon respect.

Eugène LAPEYRE.

Un mot sur le poète et l'ami.

Les chants de Fernand Mazade s'échappent de son cœur, sombres oiseaux que l'azur transfigure ; alors, oiseaux de flamme, ils rejoignent les dieux immortels.

L'amitié de cet homme divin, les battements de son cœur vous la donnent sans retour, en même temps qu'ils animent sa lyre, et d'une même propulsion, amitié de flamme comme ses chants, forte comme le sel de la mer au bord de laquelle répondent à son appel les Saintes Maries aussi bien que les dernières Sirènes, forte aussi comme le sel des larmes, qui ne cessent de couler derrière ce masque au rire si jeune, et fou comme l'amour. Car, si l'homme plaisante, s'amuse, se prodigue, attention ! c'est un masque. Il ne se reconnaît point le droit d'attrister ses amis. Ainsi, au moment où sa poésie paraît toucher jusqu'au fond de l'humaine douleur, de la solitude sans espoir, elle regagne d'un coup d'aile le sombre azur étoilé, pareille à l'hirondelle du soir qui ne s'attarde point sur le triste étang fleuri de jaunes fleurs et enclos de sapins où le vent lamente éternellement.

Fernand Mazade aime Dieu et les dieux, les hommes et les bêtes, les pierres et les fleurs ; et il chante, et il rit, et il pétille. Mais si, d'aventure, quelqu'un se scandalisait de tant d'exubérance, s'étonnait de tant de jeunesse, on voudrait lui entr'ouvrir le rideau derrière lequel sanglotera tout à l'heure ce compagnon magnifique jusqu'au moment où quelque nou-

veau poème le console, naissant avec le jour, pur comme la rosée.

J'envie l'ami qui a choisi pour cette gerbe d'homages, les *Poèmes de Sainte-Marthe*, dernier recueil de Fernand Mazade, dont j'ai eu l'honneur de pouvoir lire au bord du Rhône les chants bien dignes de ce fleuve miraculeux, au pied des murailles d'Avignon.

Fernand Mazade, la flamme, la sincérité, la générosité de votre poésie avec toutes ses ailes, tous ses fruits, et son amour, et sa tristesse, et cet azur qui est celui même de la Provence où pâlit l'olivier, tout cela votre cœur le prodigue à qui s'arrête un instant pour écouter votre chanson. S'il passe son chemin, quelle pitié !

En vous proposant comme maître aux adolescents qui s'éveillent à la poésie, je suis sûr de vous toucher profondément, non point pour la gloire qui pourrait aviver encore les lueurs du laurier pressant votre tempe neigeuse, mais parce que vous voulez tout donner de ce cœur qui vous brûle ; et c'est ainsi que vous êtes chrétien, grand poète de Sainte-Marthe, pèlerin de la Sainte-Baume.

Jean LEBRAU.

Fernand Mazade intime.

Sous les vivants avant de m'entendre.
Vous chanterez, en un rythme clair,
Que mes regards ont aimé la mer,
L'humain rivage et le ciel si tendre,
Et que mon sang n'était pas amer.

Fern. M.

Il est, en amitié comme en amour, des coups de foudre.

Mes deux premières rencontres avec le Maître furent, à la fin de 1926 et au début de 1927, chez notre si cher Georges Heitz.

Dès que je le vis, je fus frappé par ce regard si lumineux, si chaud et si candide à la fois, ce regard qui ne sait pas mentir et qui exprime son âme ardente, ce regard que rend plus brûlant encore la neige des cheveux qui couronnent sa tête comme une auréole immaculée. Mais je n'eus la révélation complète de ce que pouvait être Mazade qu'en l'écoutant dire quelques-uns de ses vers, de cette belle voix grave et timbrée, fille du soleil de Provence.

Je connaissais depuis longtemps son œuvre, que notre pauvre Georges admirait avec ferveur. Mais, à l'entendre lui-même lire trois ou quatre sonnets de l'*Ardent Voyage*, de *De Sable et d'Or* et de la *Sagesse*, j'eus la compréhension de ce qu'était l'harmonie.

Lorsque nous sortîmes ensemble, après la seconde soirée de l'*Ermitage*, il pleuvait. Il n'y avait plus de taxis à cette heure tardive, et, laissant ma femme et Mazade s'abriter sous mon parapluie, nous marchâmes longuement, nous raccompagnant successivement, perdus dans un rêve de musique intérieure.

Nous étions tous les trois des Amis.

Mais le terme d'Amitié ne suffit pas à traduire le sentiment qui lie à Fernand Mazade ceux qui l'ont approché et compris.

Il y avait déjà entre nous bien davantage, qui devait s'épanouir par la suite en une magnifique floraison. Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement pour celui qui écrit :

*Vivre dans sa pensée unie et ponctuelle,
Qui n'eut parmi nous ce désir ?
Et si vaste pourtant que soit l'âme immortelle
Tout l'homme n'y saurait tenir.*

*C'est dans son cœur aussi que le rêveur réside.
Il aime (non pas de ce feu
Qui, joyeux et cruel, redoutable et splendide,
Vient si vite et dure si peu) ...*

*Discret parfum unique et né de plusieurs roses,
Sentiment pudique et courtois
Et fondé sur l'amour des mêmes belles choses
Et le respect des mêmes lois...*

Mazade est le poète de l'Amitié. Il faut entendre en quelle affection fervente, en quelle dilection admirative il parle de ses grands amis Paul Valéry et Henri de Régnier ! Et c'est, simultanément avec l'amitié, que toute l'œuvre de Mazade respire l'amour. Il donne tout son cœur et exige le vôtre en échange. Gaston Gérardot de Sermoise, qui a l'honneur et la joie de vivre dans l'intimité constante du Maître, nous le montre superbement :

*Chaque étreinte vous fait plus prodigue, plus tendre,
Chaque heure vous connaît plus avide d'entendre
Autour de votre front les mots dévotieux,*

*Et, sous le jour levant, plus éclatante règne
Dans la clarté d'amour où votre rêve baigne
La flamme de vos chants et celle de vos yeux.*

Dans la nature, dans la pensée, dans la musique, dans la femme surtout, Mazade voit des sujets de réelle adoration.

M. Auguste Bailly a donné de la Poésie une définition juste :

C'est l'effort créateur d'une âme qui, en présence d'une réalité, interne ou externe, nous en donne une transposition personnelle dans le plan de la sensibilité, par le moyen de l'image et de la mélodie.

Mazade possède assurément l'âme la plus poétique de notre époque, en ce sens que, chez lui, le plan de la sensibilité atteint une hauteur vertigineuse, si bien que la création se réalise sans trace d'effort. Il animera et recréera les paysages et les êtres, les joies et les douleurs. Sa pensée coule de source, sans chercher l'effet, le « beau vers », si dangereux pour les autres vers du poème. Il est la simplicité ; il doit être lu naturellement, sans emphase : la phrase est tellement pure qu'elle brillera d'elle-même.

*Il règne aux Alyscamps un parfum de fleurs lourd
Sous quoi ton cœur et mon cœur penchent.*

Ces deux vers suffisent pour évoquer Arles dans la torpeur d'été, avec, sur le Rhône, « des ombres de barques et d'arbres », des jardins, des tombeaux.

Ailleurs, dans *Pan* :

*Et tandis que, bouillant de rage,
Il fuit de hallier en hallier,
La petite vierge sauvage
Sort du tronc d'un micocoulier.*

Ne voit-on pas surgir, de ce quatrain, non seulement un paysage, mais toute la légende grecque ?

Grec, Mazade l'est par son souci de la forme, par son culte de la lumière et de la beauté :

Tous mes aïeux sont des Hellènes !

Mais c'est, plus encore que la nature et la légende, l'âme qu'il excelle à peindre :

*Marthe quelquefois cédait à la langueur
Et parfois trouvait une étonnante ivresse
A peiner sa chair, à chagriner son cœur :*

Et vous, je vous vois soigner votre tristesse.

Pour Mazade, les émotions reçues se transforment en une femme adorée. Il l'aime, et d'un amour plein à la fois de fougue juvénile et de respect fervent.

Tout, en passant par son cerveau génial, lui devient une maîtresse : les souvenirs, les formes, la nature, la musique, une silhouette entrevue, une ville, les heures :

*L'immense nuit aux pieds agiles
Descend et marche sur la mer ;
Mais ses grands yeux de saphir clair
Restent dans le ciel, immobiles.*

*... Et tous les perfides espoirs,
Tous les équivoques caprices,
Toutes les bizarres délices
Dansent parmi ses cheveux noirs.*

Ne dirait-on pas un amant chantant celle qu'il aime ?

Depuis que nous connaissons Fernand Mazade, le lien qui nous attache s'est resserré constamment.

Que de fois son ami Sermoise et lui sont restés à la maison jusqu'à l'aurore, se sentant bien, se sentant compris ! C'est ainsi que nous avons eu l'immense joie d'entendre, bien longtemps avant leur parution, beaucoup des splendides poèmes de ces trois merveilleux livres que va nous donner Fernand Mazade : *La Fête Basque*, inspirée du triomphal voyage du Poète dans le Béarn, *Les Amours* et l'inimitable *Psyché*.

Le Maître a le cœur d'un enfant. La moindre chose lui fait plaisir : un bon repas, la vue de jolies femmes, la musique d'un beau vers, uné rose. Mais à condition, toutefois, qu'il se sente aimé.

Je me souviens d'un petit souper à la maison, l'an dernier, où Mazade semblait morosé ; tout à coup, après le départ de deux personnes qui lui avaient déplu, il changea radicalement, redévin, comme à l'habitude, gai, confiant, enthousiaste. Supersensible, il ne peut s'extérioriser qu'en présence des êtres qui lui inspirent de la sympathie. Et c'est pourquoi, dans ces réunions intimes que nous avons le bonheur d'avoir de temps en temps, notre grand Poète devient plus grand encore, et qu'il n'est plus qu'harmonie, lumière et beauté, et que l'on se sent devenir ange. Car Mazade, dans son amoureuse ardeur, garde toujours à un haut degré la pureté et la pudeur. Rien de licencieux, rien de lubrique dans ses poèmes : Mazade aime trop l'amour pour ne pas avoir horreur du vice. Il aime, et toute son œuvre n'est qu'un cri passionné :

*Il te faudra pourtant te défendre, ô pécheur,
Si tu veux éviter la sentence sévère.*

*Alors, après avoir écarté ton suaire,
Tu prendras dans tes mains et montreras ton cœur :*

*Ton cœur de printemps fol et de plus fol automne,
Qui brûla chaque nuit, qui saigna chaque jour,
Ton cœur qui sut tous les supplices de l'amour :
Et le vrai Dieu, je crois, dira qu'il te pardonne.*

Mais, de quelle délicatesse n'entoure-t-il pas le culte de la femme, et combien précieusement ne garde-t-il pas les souvenirs qui l'émeuvent et lui font revivre les heures belles !

*A mon cœur lourd de molles ténèbres
Leur chant dira l'imprudent plaisir
De trop aimer ce qui doit finir,
La vanité des regrets funèbres
Et la douceur de se souvenir.*

Le grand souci de Mazade, ce n'est certes pas l'argent, c'est à peine la gloire, c'est la terreur de vieillir. Par une coquetterie pathétique, il a parfois des doutes sur son charme, et se laisse aller à écrire :

*Mais, ô lune paisible encore que farouche,
J'ai refusé ce jeune espoir, ce jeune émoi,
Car cette jeune bouche
Est trop jeune pour moi,*

ou encore :

*Nous commençons à vieillir. Pourquoi
Piétines-tu, d'un pas qui retarde,*

Le marbre rouge et blanc de la loi ?

Je te connais et je te regarde.

Tout le livre de la *Sagesse* est empreint de mélancolie, voire de tristesse.

C'est qu'il fut écrit dans des moments douloureux, avec le pressentiment du chagrin qui devait s'abattre sur le Poète. S'abattre sur lui, mais non l'abattre.

*Si la douleur, si le désespoir
Ne m'ont pas pris entre leurs réseaux,
C'est parce que j'ai dans les roseaux,
Même aux instants du plus morne soir,
Où voler un bouquet d'oiseaux.*

*Quand de l'hiver les éclats fantasques,
Fondant du ciel comme un grand reptile,
Mordaient le golfe et déchiraient l'île,
Mon rêve a su parmi les bourrasques
Faire glisser une nef tranquille.*

*Si je ne fus jamais désolé,
C'est que les yeux de mon cœur obscur,
Illuminés par un astre sûr,
Voyaient au fond du tombeau scellé
La main qui tient les leviers d'azur.*

Mais patience ! Nous allons bientôt, dans la *Fête Basque*, retrouver un Mazade plus ardent, plus jeune que jamais, n'ayant jamais autant aimé la Vie, ne l'ayant jamais étreinte si frénétiquement, pour en faire naître la beauté.

Jacques LESOURD.

Hommage d'Angleterre.

Il m'est infiniment doux d'apporter ici mon humble hommage au grand et impeccable poète qu'est Fernand Mazade.

Lorsque j'ai eu le bonheur de connaître, il y a deux ou trois ans, la poésie de Fernand Mazade, je me trouvais à peine sorti du marasme dans lequel nous avaient jetés quatre années de grande guerre. Et avoir à ma portée trois ou quatre petits volumes d'une prosodie profondément mélodieuse et suave me faisait — chaque fois que j'y puisais le baume d'une belle langue et d'une pensée pure — l'effet de sortir par un soir de juin respirer l'air balsamique des grandes plaines. Car, en ces temps où tout semble voué à qui ira le plus vite, à qui fera le plus de bruit, où tous les scientifiques du monde semblent vouloir concentrer le jet de leurs inventions sur la machinisation de l'homme, il est d'une douceur inestimable de se bercer en lisant des vers aussi purs et d'une simplicité aussi humaine que ceux-ci, par exemple, dans le poème : *Ignorance*, où Fernand Mazade s'inquiète de tout ce que nous ignorons et semble vouloir nous rappeler à la véritable vie qui est là, tout près de nous, sans que nous ayons l'air de nous en apercevoir :

*T'es-tu préoccupé de l'émoi d'une roche
Sur laquelle un serpent rampe avec le soleil ?
Es-tu sûr qu'en entrant dans la caverne proche
Tu n'as éveillé nul sommeil ?*

*Tu m'as dit qu'une fois que tu longuais l'abîme
Tu crus être un instant saisi d'un poing obscur.
N'as-tu pas éprouvé le vertige sublime
De l'altitude et de l'azur ?*

De tels vers, — et j'ai de la peine à m'abstenir de citer d'autres strophes du même poème. — de tels vers, d'une merveilleuse souplesse, que Mazade manie le pair ou l'impair, s'imposent et se gravent à jamais sur notre mémoire par la profonde sincérité de leur émotion.

Sincérité, émotion, simplicité, amour, un grand et immense amour qui ne connaît aucune barrière, — voilà les quatre vertus qui font de la poésie de Fernand Mazade une distinction qui lui apporte, non seulement de la France mais des pays avoisinants, une admiration toujours croissante.

Il me plaît surtout de parler de ce poète à mes amis britanniques. On a quelquefois peur en Angleterre de l'hermétisme, d'une part, et, d'autre part, de la légèreté du vers français moderne. Pour que la poésie plaise au public anglais il faut que celui-ci puisse y trouver matière à réflexion et que le cœur en soit touché, non seulement par les cordes vibrantes de la lyre, mais aussi par l'intime symphonie qui s'en dégage. Toute païenne que puisse nous paraître en certains poèmes l'âme de ce grand lyrique, on ne peut s'empêcher de crier : Quel souffle vraiment chrétien, vraiment religieux dans la voix de Fernand Mazade ! Et qui l'a entendu réciter de ses propres

poèmes comprendra sans difficulté ce que je veux dire.

Jamais âme ne fut plus poétique que la sienne. Qu'il nous parle d'un lézard qui chauffe ses rêves « parmi les cailloux bleus », du vent du sud « mardaudeur et sensuel », des « vers luisants allumant leurs saphirs », qu'il nous invite à admirer

*..... le courage et la force
Et le tenace orgueil
De la terre opposant à la vague retorse
Les pointes de l'écueil !*

qu'il partage avec le divin guerrier des temps héroïques le regret que, parmi les filles frivoles,

*Nulle n'aura compris quel deuil au fond de moi
Se mariait aux voluptés de la victoire
Et, parmi les flambeaux du triomphe, pourquoi
Mon casque étincelait sous une plume noire...*

et, enfin, qu'il défende l'amour en des termes aussi ardemment pathétiques devant le jugement suprême :

Tu prendras dans tes mains et montreras ton cœur :

*Ton cœur de printemps fol et de plus fol automne,
Qui brûla chaque nuit, qui saigna chaque jour,
Ton cœur qui sut tous les supplices de l'amour :
Et le vrai Dieu, je crois, dira qu'il te pardonne,*

— partout dans l'œuvre de ce grand poète, on se trouve dans une atmosphère quasi divine où l'ini-

mitable chanteur de l'amour fait aspirer à chaque vers de ses poèmes le céleste parfum des vrais dieux.

*
* *

Fernand Mazade a l'incomparable don de nous faire admirer les choses les plus étrangères à notre mémoire. Par sa baguette féerique, par son choix de mots vraiment miraculeux, il fait sortir de leurs tombes pour les revêtir de chair et de pourpre les héros et les héroïnes des temps chevaleresques.

Or Mazade n'est pas seulement un poète en vers, il est aussi, exquisément, un poète en prose. Dans les érudites et charmantes notices de son *Anthologie des poètes français*, — œuvre magistrale dont toutes les bibliothèques devront être fières, — il emploie une langue qui, par la musicale répétition de certains mots, par une agréable variation des temps d'un même verbe, et par le ton familier, gai, spirituel, nous séduit, nous fait pénétrer au siècle du poète dont il nous peint le portrait.

Dans l'empire de la Nature, rien n'est trop petit pour sa bienveillance. Tout ce qui vit sur la terre, dans l'air ou dans les eaux doit saluer en Fernand Mazade son véritable et sympathique champion.

Et enfin, et surtout, toute femme lui doit sa vive reconnaissance de ce qu'il existe aujourd'hui en France un poète qui sait chanter aussi galamment, aussi ardemment et aussi pieusement le charme féminin. Peut-il en être autrement en ce qui concerne celui qui, pour clore son volume de la *Sagesse*, s'adresse ainsi à la beauté, cœur vivant de toutes les réalités et de tous les rêves :

*Toi qui m'as donné la raison de vivre,
Sois remerciée et glorifiée,
Beauté que mon âme appelle innombrable :*

*Beauté de la mer où les cieux se baignent,
Du fleuve où la soif des taureaux s'apaise,
Du jet d'eau qui fait danser les massettes,*

*Beauté des vieillards et des jeunes femmes,
Des enfants penchés sur notre sourire,
Des amis courbés sur notre tristesse,*

*Beauté de mourir quand l'œuvre est finie,
Sans regretter rien des paroles dites,
A l'heure où le jour et l'oiseau s'effacent*

Derrière le tertre embaumé de myrte.

MALCOLM MACLAREN.

Burford, Oxford, janvier 1929.

Le poète de la Lumière.

*De la lumière et de la musique !
Ouvrez le toit, renversez le mur.
Que brille l'air, que souffle l'azur !
Jamais le ciel ne sera trop pur,
Ni le rivage assez mélodique.*

*Nous adorons le jour modulé :
Nous l'adorons, symphonie astrale.
Qu'en résonnant luise la timbale !
Un chant déjà d'aube nuptiale
Monte au levant encore étoilé.*

*Sur les hautbois de la mer première
Que le soleil penche ses cheveux
Et dans ma voix qu'il mette ses feux !
Le prix du monde et ce que je veux,
C'est la musique avec la lumière.*

Ce n'est pas parce que Fernand Mazade a écrit ces strophes à son habitude fluides et lapidaires à la fois, ce n'est pas parce que tout poète est musique et lumière essentiellement et qu'il est lui, Fernand Mazade, essentiellement poète, que je lui donne ce nom :

le poète de la Lumière. Comme à d'autres la solidité, la majesté, l'harmonie, la profondeur, je pense que le caractère distinctif de son art, sans en exclure aucun mérite, est la luminosité.

Je n'entends certes point par là la facilité du style, la simple limpidité de l'expression. Il y a des ténèbres irradiantes. L'obscur clarté est dans la nature comme dans Corneille. Et de ces étoiles qui augmentent la profondeur de la nuit la poésie de Fernand Mazade est toute constellée.

Mais, brillante ou atténuée, réfractée et accrue, subtile et divisée, rendue plus sensible par sa douceur même, l'atmosphère translucide autour de l'œuvre de Fernand Mazade est baignée d'un jour spirituel dont l'aurore se répand dans l'âme dès que résonne et s'allume un de ses vers.

Or cette lumière, partout diffuse, qui flotte sur les visions antiques de *Dionysos et les Nymphes*, d'*Arbres d'Hellade* et d'*Apollon* comme sur les sentences d'or de la *Sagesse*, sur les mers latines et sur les paysages de Provence et sur ces étranges contrées de rêve où nous transporte une lyre ingénieuse et créatrice, c'est elle qui donne à l'art de Fernand Mazade l'attrait du mystère.

Poète de la lumière. Poète du mystère, dirais-je tout aussi volontiers. C'est là ce qui rend ce pur classique cher à un esthéticien du symbolisme comme Jean Royère. Et c'est ce qui dérouté les critiques superficiels égarés au moindre carrefour des jeux de la pensée.

Fernand Mazade rend évidente cette vérité, ignorée des aveugles, que la lumière est plus profonde que l'ombre. Les grands mythes sont du midi.

L'ombre n'est que l'entrée du néant. Que voulez-vous atteindre en poursuivant des fantômes ?

Par les portes de la lumière on pénètre dans tous les royaumes de la vie.

Dans ce fameux débat sur la poésie pure qu'il faut être reconnaissant à l'abbé Bremond d'avoir rouvert, il veut qu'elle ne soit que musique. Je ne sais si l'on ne pourrait dire aussi qu'elle n'est que lumière. Et l'on toucherait peut-être au mot de l'é-nigme, qui est que la poésie pure n'est qu'un mouvement, une vibration, une émotion, une palpitation de l'esprit.

Par là on donnerait raison à Henri Bremond. Et par là on lui donnerait tort, car le mouvement, s'il est lumière, est intelligence, est frémissante raison.

Telle est la poésie de Fernand Mazade qui parfois éblouit, qui plus souvent répand sur les choses et les idées, sur la nature et sur l'âme, sur ce qu'elles entr'ouvrent et conjecturent au delà d'elles-mêmes, un éclat ou une tendresse par quoi, comme de la voix de tout grand poète, l'univers reçoit un aspect et un sens nouveaux.

Xavier de MAGALLON.

Fernand Mazade, poète moderne.

A première vue, et parce que Fernand Mazade a été considéré comme le chef du mouvement hellénisant en France, le mot de moderne, à côté du sien, peut étonner.

Cependant, à tout instant, nous sentons dans ses poèmes — dans ceux-là mêmes établis sur les plus solides bases classiques — une qualité imaginative et une sensibilité qui sont bien de maintenant et rendent — au delà de leur forme — un son neuf.

Ces qualités d'imagination et de sensibilité sont des plus intéressantes à rechercher dans une œuvre qui, tout d'abord, put paraître presque uniquement objective, dominée par les grands mythes et les récits du passé païen.

Longtemps Fernand Mazade cisela des bijoux à la gloire de Dionysos, de Silène, des chèvre-pieds. Il déclarait :

*Au milieu des vivants je suis repu de vivre.
Je dois aller, j'irai joindre les morts lointains.
Le désir d'être aimé par Hélène m'enivre.*

Il ne nous montrait alors que par brusques coups d'ailes cette sensibilité aux mille nuances, cette

Langueur changeante où se plaisait son âme,

l'inquiétude où le mettait

L'honneur sombre de vivre.

Des pièces de l'*Ardent Voyage*, de *Du côté du Soleil* nous avaient certainement préparés à la grande surprise de trouver si humaine *La Sagesse*. Mais insuffisamment puisque cette surprise garde pour nous les couleurs entières du ravissement.

L'amitié de Mazade avec ces êtres fabuleux, tant célébrés, tant chéris, — tant chéris aussi ces temples où règne la déesse, — ne l'avait pas dépouillé de ton simple, sans somptuosité, de la douleur toute nue. La dureté des beaux marbres, la noble taille des figuiers d'Eleusis, Dionysos et les nymphes lui avaient laissé le goût de la méditation devant les bouquets défaits de la pauvre, de l'ineffable tristesse familière.

Délaissant les palais olympiens, il s'est assis sous quelque olivier et, regrettant une ombre chère, cherchant son cœur, connaissant son trouble, il a célébré la mélancolique sagesse. Il a senti que « la sérénité est la possession de la tristesse » (Suarès) et que le rire des flots, les gestes des femmes, sont meilleurs encore pour celui qui s'élève à la connaissance de cette sérénité. Il a regardé

*Sur le petit lac d'émeraude penché
Le rêve du saule à la couleur céleste,*

ou la nuit,

*L'immense nuit aux pieds agiles
Descend et marche sur la mer ;*

et,

Sous l'ombrage immobile où l'olive brunit,

il a médité, il a compris, il a senti que :

La sagesse est d'aimer ce qu'on a devant soi.

Si vous voulons étudier la sensibilité de Fernand Mazade, c'est sur *La Sagesse* que nous nous pencherons ; nous verrons comment elle y est mêlée à une imagination très différente de celle — si visuelle et hellénisante ! — des poèmes antérieurs, et qui est l'imagination du cœur, prompte à habiller les sentiments, à les écouter se former.

Si quelquefois le cri d'appel, l'inquiétude, gardent encore aux plis de leur manteau comme la chaleur d'un beau corps de déesse, nous découvrons bien vite au nombre de leurs parures la liberté, toute moderne, de l'accent.

Mais n'est-ce pas surtout par la grâce des rythmes impairs de 7, 9 et 11 syllabes, employés par le poète avec dilection et qui rompent un peu l'enchantement marmoréen ? Balançant moelleusement cette sensibilité dont l'effusion poétique satisfait à peine la fervente, l'inconcevable jeunesse.

Si nous cherchons cette sensibilité, les éléments les plus sûrs de sa manifestation, nous trouverons l'orgueil triste de la condition d'homme, l'enthousiasme tout à coup couronné de lauriers amers, le visage des femmes, les

*... longs horizons bleuâtres qu'illumine
L'été silencieux,*

l'image de la mort, le souvenir

*Des traits charmants, les voix, les regards et les gestes
Des êtres bien-aimés et portés au tombeau,*

l'amitié encore :

*Discret parfum unique et né de plusieurs roses,
Sentiment pudique et courtois,*

et tous les noms de la nature, les beaux fleuves, les
vieilles villes.

L'amitié, l'amour, comment les séparer des beaux
paysages où ils nous ont émus ? Ils sont intimement
liés.

*Je vois briller ensemble aux clartés des planètes
La rose de ta bouche et celle du jardin.*

Le poète confie à une de ses héroïnes :

Et je me sens heureux de t'aimer et de vivre.

Au même degré, la ferveur amoureuse et la sen-
sation délicieuse de participer à l'immense vie vé-
gétale. Au même degré, l'émotion causée par le vi-
sage aimé et par le vent du large qui rafraîchit le
cœur.

Et c'est ici que Fernand Mazade est bien mo-
derne : dans l'accent qu'il tire de ses impressions
sensorielles :

*Des peupliers couverts d'oiseaux je n'entends plus
Gazouiller les hautes quenouilles.*

*Dans les iris, au seuil des grottes, se sont tus
Les gosiers gonflés des grenouilles.*

*La marche du ruisseau sous le pin-parasol
A même arrêté ses murmures ;
Et le bruit a cessé que faisait sur le sol
La chute des amandes mûres.*

Ou encore ceci :

*Les cigales qui dès l'aurore
Ont éjoui ce lieu sonore,
Les cigales chantent encore.
Pourtant du ciel descend le soir
Qui balance avec nonchaloir
Un voile rose, gris et noir,*

et ce Paysage :

*..... Il pleut
Au bas de ces cyprès une ombre froide et bleue,
Tandis qu'un seul oiseau, qui doit être un bouvreuil,
Chante en cachant sa gorge au plus profond des feuilles,*

et ce Printemps :

*Dans ce calme automne, un nouveau mois de mai
Vient d'épanouir son hymne et sa lumière.
Cette nuit, la lune eut des yeux de guerrière
Et jusqu'à l'aurore on entendit bramer
La forêt de pins, les breuils et la clairière.*

Pour Fernand Mazade, la nature n'est plus la confidente, que lyriquement on apostrophe. Té-

moin? non. Elle tient un rôle actif sur la scène de la douleur ou de l'amour. Familière, elle s'est immiscée dans nos cœurs modernes jusqu'à être liée à presque tous nos souvenirs. Elle est en nous; nous la transformons en nos propres émois. Sans distinguer ce qu'elle embellit des traits que nous chérissons nous l'unissons à ces traits mêmes, et le souvenir d'un jour heureux nous apparaît non comme un frais visage sur un fond de nature, mais comme la nature même dans ces beaux yeux; et ses parfums sur l'étoffe fleurissant le chapeau; et son bruit d'eau courante dans les vives paroles de la bouche.

S'il nous faut parler de l'imagination du poète de *La Sagesse*, nous la reconnaissons vive, abondante, pleine d'images et familière de la transposition d'art.

Celui qui — avec quelle facilité! — sait quitter son siècle et vêtir, à la minute, la tunique de lin pour regarder danser Salomé ou, portant le glaive, faire « étinceler son casque sous la plume noire », celui-là sait aussi prendre

.... parmi les réseaux
De sa pensée un essaim d'oiseaux,

et bâtir des villes le long des fleuves pour y reposer son cœur. Des villes de cristal pour le rêve pur, des villes de cornaline et d'hyacinthe pour le rêve ardent. Il s'étend à l'ombre de ses châteaux. Les souvenirs, en troupe fidèle, s'assemblent à ses côtés. L'amitié revit et se penche. Ces yeux, que l'on croyait perdus à jamais, revivent. Et revivent les villes d'autrefois, le bel Avignon, Roquemaure, Villeneuve,

Et le silence obscur
..... Comme bercé par le soupîr du fleuve
Glissant contre le mur.

Enchanteur, Fernand Mazade frappe d'une magique baguette le vrai, le trop vrai du quotidien.

Ce qui est plus vrai que le vrai, voilà la bonne recherche.

Mais les grands poètes sont en ceci prédestinés que telle recherche n'existe pas pour eux.

Ils sont établis dans ce royaume fictif, et peut-être plus vrai que le nôtre après tout, où nous ne pouvons aborder qu'en appareillant à grands frais.

Point n'est besoin pour Fernand Mazade de naviguer. Il s'est princièrement établi dans le royaume où le rêve est une réalité, le son une couleur, la couleur un parfum.

Sans égoïsme, il nous tend la main pour que nous partagions avec lui, aidés de la suggestion poétique, l'éternelle fraîcheur des associations figurées et des images.

Andrée MARTIGNON.

Fernand Mazade.

L'hommage à un poète, aujourd'hui, revêt un caractère presque clandestin. Un concile d'hommes s'assemblant pour l'honorer paraît presque conspirer. En une époque où la poésie est dédaignée, où nul ne fait rien pour elle, nous revenons à l'attitude primitive, mystérieuse et sacrée que Mallarmé avait adoptée. Et c'est la seule qui convienne. Loin des réclames, des prix, des aubaines qui compromettent l'honneur d'une littérature commercialisée, qu'un poète reçoive l'unique récompense digne de sa volonté d'artiste : la présence silencieuse et consentante des âmes qu'il a su toucher.

Quand c'est, comme Fernand Mazade, un très grand poète, constamment admirable par la pureté de sa forme et l'incandescence de son esprit, les âmes viennent à la sienne, plus nombreuses chaque jour, aimantées par le don divin qui fut placé en lui et qu'il n'a cessé de restituer en l'enrichissant. L'artiste qui, dans la solitude, avec une patiente sagacité, a parfait des chefs-d'œuvre comme *De sable et d'or*, *La Sagesse*, *Les poèmes de Sainte-Marthe*, *L'Ardent voyage*, et bien d'autres, n'a que faire de la mode, de la critique et des foules. Son cortège invisible est merveilleux. Pour lui a été écrite la fière parole de Villiers de l'Isle-Adam : « la gloire, c'est l'idée que de soi l'on garde dans sa poitrine ». Il durera, on le lira toujours, il ira toujours tout droit aux consciences nées pour se nourrir de la sienne. Lui et nous, nous savons tous cela ; nous savons que la poésie la plus cachée est un radium qui émet de la lumière indéfiniment sans

dépense, et que sur la terre rien qui fût très beau ne s'est jamais dit ou écrit sans que l'heure vint de la gratitude solennelle.

Cette heure, cependant, il nous incombe parfois de la hâter de tout notre pouvoir en témoignant d'une foi agissante. C'est pourquoi je remercierai présentement ceux qui m'ont donné l'occasion de joindre aux leurs mon respectueux jugement sur Fernand Mazade, et de m'acquitter quelque peu de tout ce que je lui dois. Dette très lourde, par tant d'années accrue : dette d'émotion profonde, depuis ma jeunesse émue par ses poèmes de pure beauté, allégresse, volupté, légende, et cette magie rythmique incomparable, et tout ce faste médiéval, et cette mélancolie dans la clarté, et cette stricte grâce latine, — tout ce dont son génie est fait et tout ce qu'il nous offre comme des roses mouillées de rosée lumineuse, de son printemps à son automne, avec son luxe négligent de prince de l'esprit.

Camille MAUCLAIR.

La Sagesse.

Il est parmi nous des hommes qui s'avancent le front haut, marqués du signe de la Lumière. Battus par la houle de leur génération, ils restent calmes. Le commerce, l'industrie, la spéculation règnent en maîtres autour d'eux mais ne peuvent point les conquérir; les yeux fixés sur l'horizon, ils surveillent les jeux des nuages.

Ainsi les poètes émergent de la foule, témoins de l'éternité. Les hommes les regardent avec étonnement et ne prennent pas le temps de les comprendre. Ils se hâtent de juger: « les poètes sont des fous » et détournent d'eux leurs regards. Pauvres gens qui se croient sages en marchant les yeux baissés! Ils ne voient pas devant eux ce que le monde a de beau et d'éternel, jusqu'au jour où ils s'aperçoivent que la vie a des saisons comme la nature: mais des saisons qui ne reviennent point. Et s'ils ouvrent ce jour-là le recueil de la *Sagesse* ⁽¹⁾, ils entendent le poète leur dire:

*Tu n'as eu qu'un printemps; tu n'as eu qu'un été:
Et tu n'auras qu'un automne.*

Qui les consolera, sinon celui-là même qu'ils baffouaient jadis? Car c'est dans le cœur des saints et

(1) Fernand Mazade: *La Sagesse*. 1 vol. Paris. Librairie de France, 1921.

dans le cœur des poètes qu'il faut chercher la sagesse. On n'en saurait trouver ailleurs le dépôt sacré.

Fernand Mazade, quel exemple vous nous donnez et quelle généreuse leçon ! Le printemps commence et vous êtes calme et joyeux. Il s'achève et vous l'êtes encore. L'été ne vous change point : déjà votre désir bondit au-devant des joies de l'automne ; et l'hiver, sans doute, vous trouvera comblé. Ainsi vous restez comme insensible dans la procession des saisons.

Et pourtant sensible à l'extrême.

Mais n'est-ce pas là le secret de votre sagesse ? Le poète est peut-être le moins fou parmi les hommes. Écoutons ses harmonieux conseils :

*Soyons l'homme élégant que le présent contente,
Le beau mortel qui désire ce qu'il reçoit.
La sagesse est d'aimer ce qu'on a devant soi.*

Sachons

*..... l'imprudent plaisir
De trop aimer ce qui doit finir,
La vanité des regrets funèbres
Et la douceur de se souvenir.*

Mais ce n'est pas le pur et simple renoncement qui restitue à la vie son sens véritable :

Ne crois pas qu'au repos t'invite la sagesse.

Il faut trouver l'utilisation de nos désirs et de nos actes :

*A la laideur stupide, à la vaine douleur
Nous pouvons opposer la vue ou les promesses
D'une splendeur voisine ou d'un prochain bonheur.*

Le secret de la sérénité de Fernand Mazade réside dans une sorte d'admirable parti pris d'être heureux :

*Dans la douleur je dois trouver de l'espérance
Et dans l'obscurité découvrir de l'ardeur.*

Vivre c'est choisir, et le poète choisit une fois pour toutes le Bien et le Beau. La beauté, voilà sa véritable consolation, sa joie, sa raison de vivre. Il faut savoir regarder et voir la beauté qui nous entoure. Écoutons Mazade :

*Et j'ai salué d'une âme pieuse
Les troupes d'oiseaux
Volant à travers les halliers d'yeuse,
La course rieuse
Des vents et des eaux,*

*Ce qui naît et meurt et se renouvelle,
L'allègre matin,
Le soir incertain, la nuit solennelle,
Tout ce que révèle
L'univers divin.*

C'est une véritable dévotion à la beauté dont témoignent ces pages, — à la beauté sous toutes ses formes, car si cet « univers divin » est fait pour nous enchanter, nous devons savoir rester « à quelques beaux gestes fidèle ».

C'est presque chaque vers de Fernand Mazade qu'il faudrait citer pour recueillir ces témoignages que donne à la beauté son cœur de grand poète. Le plus admirable est peut-être celui de l'hymne qui termine le volume de la *Sagesse* et qui commence par ces vers émouvants :

*Toi qui m'as donné la raison de vivre,
Sois remerciée et glorifiée,
Beauté que mon âme appelle innombrable.*

Innombrable : et c'est pourquoi la mort même n'est pas effrayante.

De quelle grâce est le cyprès dans sa tristesse !

Et la beauté ne saurait mourir : elle est éternelle. Ceux qui nous étaient chers et qui sont déjà partis,

Sans doute ils ont franchi les frontières célestes.

Pour aller les retrouver, pourquoi le passage serait-il pénible ? Le sage n'a point de remords et la mort, comme toute la vie, l'accueillera sous le signe de la beauté.

*Beauté de mourir quand l'œuvre est finie,
Sans regretter rien des paroles dites,
A l'heure où le jour et l'oiseau s'effacent*

Derrière le tertre embaumé de myrte.

Mazade, qui souriez à la mort quoique encore si éloigné d'elle, comment en seriez-vous effrayé puisqu'elle sera votre guide vers une Beauté plus parfaite encore que celle qui nous enchante maintenant ?

Et vous savez aussi qu'il y a bien des modes d'éternité et que, lorsque à votre tour vous aurez franchi les frontières célestes, les chants que vous aurez laissés vivront toujours aux cœurs des hommes.

Jacques de MAUPEOU.

Mazade humaniste.

Fernand Mazade est une âme de feu dont la poésie chante comme la flamme. Poète et grand poète, il ne se contente pas de se sentir en accord avec la musique des mondes. Mais, sachant que la poésie est la gardienne de l'ivresse divine et que le rythme des cieux cadence aussi les battements de nos cœurs, Fernand Mazade sait goûter à la joie indicible de se pencher sur le cœur des poètes et de les écouter. Il se repose ainsi de son ardeur créatrice, et il ajoute, au printemps des lauriers qui couronnent son front, cette exaltante odeur de fruits chargés d'automne qui monte des celliers où se gare et sommeille la semence éternelle du lyrisme du monde.

Humaniste fervent mais humaniste comme l'étaient ses aïeux, qui ne consentaient à se servir de leur vaste savoir que pour en propager et en renouveler les disciplines acquises, ce grand poète a composé une *Anthologie des poètes français* qui est, sans contredit, le plus précieux et le plus bel ouvrage élevé à la gloire du lyrisme français. Choisis avec l'art et le goût d'un familier du jardin des Charites, les plus beaux vers de tous les poètes qui ont illustré notre littérature, des origines à nos jours, sont précédés d'une notice qui, sans rien de doctoral, — car Fernand Mazade, en véritable humaniste, a l'élégance de

ne nous montrer que le visage souriant d'une science aussi sereine qu'exactement informée, sait nous ouvrir, avec les mots voulus, la porte qui protège la richesse profonde de nos âmes enchantées. Toutes les pages que l'auteur de *Dionysos et les Nymphes* écrit pour nous présenter les poètes, ses pairs, dont il ravive la gloire, sont remplies d'un intérêt savoureux. Certaines, celles qui nous évoquent des chanteurs aimés ou préférés, sont de vrais poèmes de vie, des résurrections de sensibilité, de savoir et de compréhension. Doublement personnelle par les notices et la vertu du choix, cette Anthologie nous conduit, par des chemins ombragés et fleuris, aux sources mêmes où les nymphes entraient dans le délire en buvant l'eau parlante.

J'aurais aimé, pour épigraphe à cette œuvre, ces deux vers de Virgile :

*Fortunate senex ! Hic inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.*

Mario MEUNIER.

Fernand Mazade l'Athénien.

A propos de *Dionysos et les Nymphes* ⁽¹⁾.

Heureux Fernand Mazade, aimé des Dieux ! Si Apollon lui donna de faire sonner magnifiquement la lyre, Athéna, en lui accordant la mesure, l'a marqué de son signe : et c'est pourquoi je l'appellerai, à juste titre, FERNAND MAZADE L'ATHÉNIEN. Athénien il le demeure lors même que, dévôt de toutes les divinités de l'Olympe, il délaisse *Dionysos et les Nymphes* pour célébrer la Sagesse.

*Apportez des corbeilles pleines
De raisin lourd, d'amour léger !
Je ne suis pas un étranger :
Tous mes aïeux sont des Hellènes.*

L'Ivresse de Fernand Mazade possède de la cadence. Et quelles ailes !... Notre grand poète ne croit pas davantage qu'il lui faille délirer et perdre toute retenue pour chanter Dionysos qu'il imagine

Elancé, souple et droit comme un jonc de l'Euphrate.

Ses visions se traduisent dans une langue simple, pure, vive, harmonieuse. Une image neuve, une

(1) Fernand Mazade : *Dionysos et les Nymphes*, aux Editions de PAN. Paris, 1913.

épithète inattendue, inentendue, précise un personnage, un tableau, avec un relief inoubliable. Des huit strophes admirables de *Silène*, je citerai au moins les dernières :

*Il a les yeux étroits, obliques, du satyre
Sous un front balafré par un pampre flétri.
Grasse et ronde, sa bouche a tout le jour souri
Et, si triste qu'il soit, il peut encor sourire.*

*Car il est triste, hélas ! étant de ceux qui n'ont
Dans le silence exquis jamais versé de larmes,
Hélas ! étant de ceux qui n'ont connu les charmes
D'aucun désir secret, d'aucun rêve profond.*

*Et vainement, monté sur une ânesse pleine,
Il sourit en flattant sa bête de la voix.
Je vois que son regard nous évite : je vois
Que le divin Silène a honte de Silène.*

Le poète des *Arbres d'Hellade* vante les *Figuiers* d'Eleusis, voisins de Salamine, et dont les fruits

Ont sous leur peau vineuse un parfum de victoire ;

si, pour y répandre sa libation, il choisit cet *Amandier*,

*C'est parce qu'à la neige éparsé sur ses branches
S'unissent des flocons vineux ;*

et, s'il chante le *Sureau*, c'est qu'une vigne l'a recouvert

Lascivement jusqu'à la cime.

*Couronné de raisins déjà presque mûris,
Il plie, il chancelle, il se livre :
Sureau comme on n'en voit jamais en ce pays,
Mon cher Théocrite, il est ivre !*

Ainsi se joue une fantaisie merveilleuse, qui découvre dans le monde végétal des affinités imprévues, des correspondances subtiles.

*
* *

Dans la seconde partie de son *Dionysos*, Fernand Mazade exalte Pan,

... grave et puéril, perspicace et stupide,

Artémis, la chasseresse

Argentine, un croissant d'émeraudes au front,

les Nymphes,

Les Nymphes de la terre et celles de la mer ;

et il invente les accords les plus mélodieux et graves pour nous dire le *Peuplier*, le *Genévrier*, les *Pins*, le *Châtaignier*, les *Grenadiers*, les *Hêtres*, les *Saules*. Chanter les arbres, c'est encore honorer les Nymphes : chacun d'eux, sous son écorce rugueuse

ou lisse, ne recèle-t-il pas une hamadryade ? Mais voici la *Bergère* avec ses adorables *Chansons*, et un *jeune chèvre-pied*, d'une expression extraordinaire :

*Je remarquai soudain qu'il avait les yeux mornes,
Que sa bouche saignait, pleine de mouches d'or ;
Et je m'enfuis, saisi d'une terreur sans bornes.*

Dieux grands ! se pourrait-il qu'un petit dieu fût mort ?

*
* *

La poésie de Fernand Mazade embaume le myrte et le romarin, le thym et le ciste du maquis provençal ; elle possède un charme de fraîcheur, de pureté, de limpidité, qui me fait penser à ces matins printaniers de mes chères îles d'Hyères, îles grecques elles aussi ! Ces îles et telles strophes de Mazade sont unies intimement dans mon amour et dans mon admiration.

Heureux Fernand Mazade ! Il possède ces qualités suprêmes : la mesure, l'ordre, la sobriété. Doué d'une sensibilité aigüe, il sait l'art de communiquer son émotion à ses vers. Sa langue personnelle autant que savoureuse, reste toujours musicale. C'est un classique, et c'est un maître ! Par delà les poètes du grand siècle, grand lui-même, il rejoint directement le tendre Méléagre, l'auteur de la *Couronne des Muses*, et le divin Théocrite. En vérité,

Tous ses aïeux sont des Hellènes.

Jules MOUQUET.

Fernand Mazade,
prince du classicisme virgilien.

Parmi la pénombre divine,
Où Virgile règne au penchant
Du tertre en forme de carène,
On entendra toujours le chant
D'un héros et d'une sirène.

F. M.

Si j'avais à dire quels sont les trois plus grands
poètes contemporains, je répondrais, sans hésiter,
en suivant le prudent ordre alphabétique :

Fernand Mazade,
la comtesse de Noailles
et Henri de Régnier.

Déjà, avant la guerre, dans un cercle d'initiés,
Mazade avait ses admirateurs fervents de la première
heure, et je me souviens qu'en 1914 l'un d'eux fai-
sait parler ainsi les Muses virgiliennes :

*Conseille à tes amis d'accueillir notre chœur
Où l'une réfléchit, tandis que l'autre joue,
Car, toutes, au réveil, nous nous baisions la joue,
Dans l'heureuse maison du chanteur de Mantoue,
Et chacune de nous était chère à son cœur.*

*Puis, rappelle qu'aux bords où mûrit la grenade,
La vigne se marie aux arbres épineux,
Que le laurier romain y réjouit les yeux
Et que, souvent, Virgile et la faveur des dieux
Font errer notre souffle aux lèvres de Mazade.*

On me dit que l'*Ermitage* a déjà recueilli, à la gloire de notre poète, les plus hauts et les plus enthousiastes hommages ; il n'y en aura jamais assez. C'est par brassées qu'il faut lui apporter le laurier de printemps le plus aromatique et le mieux fleuri. Il est l'honneur insigne de la terre latine et la parure des lettres méditerranéennes.

Après le demi-échec du symbolisme, une extrême confusion règne aux pays de poésie. Il n'y a plus d'idéal accepté, d'élan collectif, de grand rythme qui nous régisse. On s'interroge, on se cherche et on ne se trouve pas ; l'effort s'émiette en luttes de factions ; l'originalité nous fuit ; chaque école naissante aboutit aussitôt à des poncifs ; il y a bien des modes, des formules, des systèmes, des rites, des partis pris, mais pas de nouveauté fraîche et joyeuse.

Et, pourtant, notre époque a le privilège de posséder le plus bel instrument prosodique qu'on ait jamais entendu, l'alexandrin savant et pur, vibrant de sonorités et d'harmoniques.

C'est le grand musicien qui manque, ou plutôt qui semble manquer, parce qu'il ne fait pas assez de bruit et qu'on ne l'a pas reconnu.

L'attention de la foule se disperse ; elle est sollicitée par les faiseurs de tours et ne comprend plus l'originalité décente qui se dispense de la parade foraine.

Cependant, en terre de France, la raison reprend

toujours ses droits et l'amour de l'ordre, qui est une des tendances ou des velléités de notre époque, a conduit une école intelligente à l'idolâtrie des classiques français. On a vu des gens de goût en arriver, Dieu leur pardonne ! jusqu'à pasticher Malherbe.

Quelle misère ! et faut-il que nous soyons démunis d'imagination pour ne laisser, aux Muses déshéritées, d'autre refuge que les sables tropicaux ou les régions polaires !

Certes je n'ai aucun goût pour l'horrible juste milieu ni pour le printemps éternel de l'île de Calypso ; j'aime qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, que les saisons et les latitudes soient diverses ; mais je demande que les rigueurs du soleil ou du gel demeurent supportables pour un habitant de la zone tempérée.

Le classicisme n'est pas un exercice scolaire, un pauvre artifice de grammaire, une plate imitation des tours de langage des siècles passés, mais, simplement, une manière ordonnée d'écrire qui s'applique à tous les sujets, s'adapte aux époques et se nuance de tous les reflets de l'heure.

Le nôtre doit être évidemment discipliné, mais ardent : aussi, et tendre, et sensible, et plastique, *sobre de lignes, mais chaud de couleur*, comme un paysage brûlé de Provence, de Sicile ou de l'Attique.

Il ne se rattache pas à la sécheresse lyrique des sujets du grand roi, ces admirables incomplets pour qui, si l'on excepte La Fontaine, le monde extérieur n'existait pas et que la lune, les eaux et le vent ne touchaient point.

Il doit renaître, épanoui dans sa fleur, comme aux temps virgiliens.

Après Ronsard et Chénier, ces précurseurs, après Moréas, poète de transition peut-être surfait, voici venir Fernand Mazade, génie limpide que la grâce

accompagne et qu'aime la déesse aux yeux bleus.

Tous ont fréquenté les héros et les dieux et se sont plu aux fables adorables de la mythologie, parce que leur âme était naturellement païenne. Ils n'ont pas exhumé le passé, ils l'ont ressuscité dans sa jeunesse ingénue.

Est-ce à dire qu'il faille les suivre ? Non, mille fois non. Les maîtres seuls, les plus purs et les plus grands, ont le droit de sculpter la figure des dieux, et l'œuvre des disciples serait sacrilège. La mythologie de Mazade n'ouvre pas la route, mais la barre, au contraire, pour de longues années, par sa perfection désespérante. Après lui, il n'est plus de narcisses aux champs élyséens.

Et c'est tant mieux : car un vrai chef se doit d'être inimitable et de décourager le plagiat. On s'inspire de lui, on ne le démarque pas ; son influence est sourde et secrète. Ce qu'il faut demander à Mazade, c'est de nous enseigner, non le paganisme facile, mais l'art suprême du classicisme gréco-latin et cet équilibre subtil et stable du souple génie méditerranéen.

Voulez-vous de la fougue, de l'éclat, de la force, de la douceur, de la sérénité, de la sagesse apaisée ? la musique de notre poète vous traduira à point ce que vous cherchez.

Y a-t-il rien de plus simple et de plus délicieusement fuyant que cette fraîcheur de diphtongues et de voyelles :

*Une jeune Naiïade, entr'ouvrant ses yeux bleus
Au fil léger du ruisseau vierge,
Observe, curieuse et naïve, les jeux
Du jour, de l'ombre et de la berge.*

Préférez-vous parler de la chouette chère à Pallas ?

nous pourrons dire : c'est un oiseau au plumage tiède et doux en qui réside une majesté inquiète et dont les yeux ronds, luisant dans la nuit, font le tour de l'horizon comme pour dépister un danger pressenti.

Cette description sera piteuse. Mais Mazade survient ; en un raccourci extraordinaire, il anime notre peinture sans éclat et traduit toute notre pensée et quelques autres encore en écrivant :

Oiseau de circonspecte et douce majesté.

Seul, un artiste de génie pouvait trouver et mettre exactement en place l'épithète : circonspecte.

Seul il pouvait réussir ce coup double étonnant : d'abord, définir avec justesse l'allure de l'oiseau ; ensuite, sans le secours des mots, par le jeu des associations d'images et d'on ne sait quelles correspondances mystérieuses, évoquer, par surcroît, la tiédeur d'un plumage dont il ne parle même pas.

Que l'on essaye de se répéter :

Oiseau de circonspecte et douce majesté,

et je réponds qu'on verra tourner les yeux de la chouette et qu'on sentira, sous la main, une tiédeur vivante de plumage. C'est le miracle de la poésie et des longs échos qu'elle éveille.

Fernand Mazade a de ces trouvailles à chaque pas, et j'éprouve un plaisir rare à découvrir, dans chacune de ses strophes, le rythme qu'il faut, la psychologie que j'attends et la justesse souverainement intelligente de l'épithète à quoi se reconnaissent les écrivains de race dont le cerveau est lucide et l'analyse aiguë.

Alors que certains esprits sont profonds mais tendus et contractés, Mazade est profond sans en avoir l'air, avec une aisance qui lui est propre et une sorte de feinte indolence qui me laisse toujours émerveillé.

Il donne à ses vers de ces transparences d'eau où le regard plonge, des limpidités lumineuses de fluide cristal.

C'est, sans conteste, un très grand poète.

Ayant l'honneur d'être son ami, je puis ajouter que c'est un grand cœur.

Personne, mieux que lui, n'a parlé de l'amitié,

*Sentiment pudique et courtois,
Et fondé sur l'amour des mêmes belles choses
Et le respect des mêmes lois.*

Il faudrait plaindre celui qui resterait insensible à une telle perfection et qui ne serait pas conquis par ce bonheur inégalable d'expression (pudique et courtois) ainsi que par cette noblesse élégante d'âme, par cette retenue discrète et chaleureuse.

Qu'on mette Fernand Mazade à sa place, qui est la première, et, du coup, la poésie contemporaine prendra un sens. On verra que notre alexandrin est le plus beau qui soit et qu'il reste encore bien des idées neuves, avec des inflexions de voix qu'on n'avait pas encore entendues.

Alors, instruits par les expériences du passé, clairvoyants comme les classiques, ardents comme les romantiques, orfèvres comme les parnassiens, attentifs au mystère et à la frange d'ombre du symbolisme, frissonnant enfin de la sensibilité la plus moderne, les poètes d'aujourd'hui ou de demain pourront encore faire quelque figure dans l'histoire littéraire.

Henry MUCHART.

Le poète de la Terre.

Cette attitude en présence de la Nature est d'une singulière dignité. Comme tous les grands poètes, Mazade perçoit, à certaines heures, l'éloignement du paysage qui nous entoure sans obéir au même rythme que notre existence.

*Oh ! tu ne croiras pas que, dès que tu vieillis,
Toutes les choses vieillissent
Et que doivent pâlir les feuilles du taillis
Lorsque tes cheveux pâlissent.*

Dans la nature rien ne s'occupe de toi...

Mais pourquoi réduire le Monde à n'être plus que le miroir de nos états d'âme ? Le poète se gardera de maudire. La solitude est pour lui inspiratrice de sagesse, et non d'orgueil olympien. C'est d'un cœur profondément humain qu'il revient sans cesse à la Terre. Peu de poètes associent avec tant de ferveur à leurs rêves et à leurs amours la vie des ondes et des feuillages, toutes les figures animées de la création. L'on a eu raison de saluer avant tout, en Fernand Mazade, le poète enivré qui s'écrie, après la souffrance :

*La force dernière et première,
Ce que le monde a de plus pur,
De plus sacré, de plus charmant et de plus sûr,
O mes amis, c'est la lumière.*

Rendons hommage au poète de la Lumière, au poète de la Beauté « que son âme appelle innombrable ». Avec quels accents il a célébré la mer et l'étang de Marthe débordants de clarté, « tout le printemps si beau, tout le golfe si pur », les rayons qui, traversant les feuilles, se brisent sur l'eau courante ! Car la lumière, c'est pour lui le fleuve qui entraîne toutes choses dans son rythme, et dont il a fait vivre, de l'aube au crépuscule, toutes les nuances de joie et de mélancolie, toute la souveraine grandeur. Mazade, né dans le Languedoc brûlant, garde aux pays d'azur son enthousiasme fidèle. Certes, bien des évocations, dans son œuvre, nous montrent que ce Latin, cet Hellène plutôt, pour le sens du mystère, pour la force de suggestion, n'est pas inférieur aux symbolistes ou aux poètes septentrionaux. On retiendra, de même, son génie du vers neufain, musique impalpable de songe et de vie intérieure, qu'il fait sonner aux heures les plus ferventes. Et puis, croit-on que la pleine lumière cache si peu d'énigmes ? Nous songeons à cet admirable poème d'*Ignorance* : l'homme est enveloppé de mystère dans la création ; il est pour lui-même un mystère plus profond encore.

Mazade a senti palpiter l'âme de la Terre, cette puissance obscure à laquelle les anciens donnaient les noms de Rhée et de Cybèle, et qui produit, au gré de ses rencontres avec la lumière, les jours, les saisons, les fruits. Ce lyrisme de la Terre lui inspire quelques-uns de ses plus beaux poèmes ; c'est en lui

qu'il exprime l'ivresse d'être, et de voir, et de respirer, l'amour des réalités vivantes ; c'est par lui qu'il rend grâce à la glèbe nourricière, porteuse de blé, de raisin et d'olive. Le poète gravit la colline, appelé

*Par les longs horizons bleuâtres qu'illumine
L'été silencieux.*

A ses pieds respirent les campagnes, pareilles aux vagues d'une mer immobile.

*Tu verras de là-haut, quand la feuille au vent bouge,
Verdoyer à la fois
La vigne et l'olivier d'où viennent le vin rouge
Et l'huile que tu bois.*

.....

*Et tu verras, tandis que stride la cigale,
Se dérouler sans fin
Les champs de froment jaune et les champs d'orge pâle
Qui te donnent du pain.*

Même quand il est absorbé par quelque grand thème intérieur, Fernand Mazade chante encore « les figes d'or, les sombres raisins », et toutes les fleurs (car « il n'est de fleurs que de douce France »), la rose « royale », le chèvrefeuille et la glycine, « l'odeur brûlante des jardins ». En un soir de cet *Ardent voyage* où nous voyons l'étonnant poème de l'Amour et de la Terre, c'est un simple parfum rustique, sauge et verveine, qui embaume, « sous le dais de pourpre », le lit de Roquemaure. Avec une saine et franche volupté, l'homme s'abreuve aux

fruits des jardins, qui lui offrent dans leurs suc la saveur même du jour et de la vie, ces fruits dorés qui ne sont vraiment riches de tout leur arôme que dans l'azur de Provence. Répétons-le : le poète ne repoussera pas la coupe qui lui est tendue, quelque amertume que l'existence puisse garder, en un monde habité par le mal et la douleur.

*Essayons d'accepter ce que les douze dieux
De la terre et du ciel placent devant nos yeux,
Ce qu'ils offrent à notre bouche, à nos narines.*

Et voici la leçon finale de ces « vers dorés » :

*Soyons l'homme élégant que le présent contente,
Le beau mortel qui désire ce qu'il reçoit.
La sagesse est d'aimer ce qu'on a devant soi.*

La vie est brève. D'un cœur aussi calme, Mazade envisage le départ. Pourtant, il songe, non sans tristesse,

A tout ce qu'en mourant il lui faudra laisser.

*Il ne reverra plus le vieux rocher de Vence,
Les terrasses de Saint-Chamas, les Alyscamps,
Les puits, les pigeonniers, les ruches de Provence.*

*Sur ses yeux amoureux des matins rayonnants
Il ne sentira plus se poser la lumière
Et l'air chaud palpiter parmi ses cheveux blancs.*

*Ses dents ne mordront plus dans l'alberge première,
 Dans la figue estivale et l'automnal raisin.
 Les vins auront fini d'émerveiller son verre.*

*Il n'aspirera plus le parfum du salin,
 L'odeur de la forêt sous les changeantes lunes,
 L'arome somptueux et proche du jardin.*

Ah ! comme l'on comprend, après de tels vers, que d'anciens peuples privés d'espérance aient voulu placer, dans les tombes, des fruits, des gâteaux de froment et de miel, une amphore, pour que les morts retrouvent, pendant quelque temps au moins, le goût des choses de la vie.

Mais la nuit même est transfigurée. La Mort n'effarouche plus le sage.

*Et c'est couché sous le cyprès tombal
 Que tu vivras dans toute ta lumière.*

Pour le poète apaisé, l'automne aura des douceurs encore. Il lui apportera la plénitude, l'harmonieuse délivrance d'un rêve qui est raison, dans le décor de l'étang aimé d'Athéna.

*Des jours en délire l'automne est vainqueur.
 Les pins des collines, les pins du rivage
 Et l'herbe marine parfument mon cœur.*

*Sur l'étang bleuâtre la macreuse nage,
 Du vent des Martigues le baiser sourit
 Et du ciel se mire le léger visage.*

.....
*D'une marche exacte le soleil descend
Tandis qu'en notre âme maintenant sereine
Retombe la cendre du brasier récent...*

Fernand Mazade nous donnait, il y a quelques mois, les *Poèmes de Sainte-Marthe*. Ces strophes, frémissantes d'une noble amitié, du souvenir d'un héros, chantent elles-mêmes la louange de la Terre, sur les gradins d'où l'on découvre la mer violette. Heures d'ombre et d'azur inscrites au cadran solaire sous les pins, elles cadencent les battements d'un cœur qui est le maître du paysage.

*Je sais également que le site partage
Plusieurs de mes instincts, quelques-uns de mes goûts.
Il a mon sage orgueil, mes caprices jaloux,
Mes chimériques jeux, ma tendresse sauvage.*

*Les coteaux où brunit l'olive, les vallons
Aux clos mouillés, le cap à l'indolente croupe
Ne sont-ils pas d'ailleurs tels que nous les voulons ?*

Autour, les arbres et les rochers sont pleins d'innombrables présences qui les rendent sacrés. Les fruits ont le goût des suprêmes baisers, la campagne et le crépuscule s'assoupissent « entre les bras d'octobre ». Mais, voici les nuits de lune, à travers la brise :

*Jamais ne fut plus divine trame ;
Jamais ne fut plus mystique drame.
Du sud au nord et vers le levant,
Le paysage se pâme
Dans un suaire vivant.*

Quelle admirable plénitude d'accent, quelle noblesse devant la chute des saisons et des rêves ! « Les vents d'équinoxe éteignent les amours ». Plus d'une fois encore, la douleur a déchiré les voiles de l'azur. Au deuil de la Terre répond le cri d'un cœur dévasté :

*Je ne savais pas que la plaine
Était couverte de tombeaux.*

Mais la Muse funèbre avait-elle jamais quitté le poète ? Elle accompagnait en sourdine, d'accords puissants et graves, les chants les plus enivrés ; il supporte sans faiblir le dévorant fardeau.

*Je suis plus soucieux et triste que personne ;
Mais, de même que luit le ciel sur le ruisseau,
Le sourire au-dessus de mes larmes rayonne.*

C'est notre regret de ne pouvoir citer davantage tant de poèmes où s'épanouit, dans la forme la plus aisée, la plus simple, et pourtant la plus haute, cet équilibre de joie et de souffrance, cette union du rêve et du réel, fondus en la même clarté, transfigurés par le rayonnement d'un cœur magnifique. Mais nous avons si rapidement parcouru *De sable et d'or* et la *Sagesse* ; nous avons à peine feuilleté les *Poèmes*

de *Sainte-Marthe*. Et les *Amours* n'ont pas encore paru.

Pour suppléer à l'insuffisance de ces notes, il n'est que de prendre Fernand Mazade comme compagnon, de se laisser entraîner par ses rythmes vers les Méditerranées de la pure Poésie. Les livres fermés, nous entendrons pour longtemps chanter dans nos cœurs, comme, jadis, aux lieux où avait reposé la lyre d'Apollon,

Une voix qui semblait la voix de la lumière.

Louis PIZE.

Hommage de Belgique.

Je suis très heureux de m'associer, au nom des écrivains belges, au témoignage d'estime et d'admiration que l'on se propose de rendre à Fernand Mazade.

C'est la *Vie Intellectuelle*, revue que je dirigeais, qui eut le grand honneur de publier, pour la première fois en Belgique, des vers de ce magnifique poète. Tout de suite, nous fûmes ici un groupe important d'écrivains qui vouèrent à son impeccable talent un véritable culte. Il nous apportait, en effet, ce qui nous manquait le plus : la sérénité, l'eurythmie d'un Art formé à la grande école méditerranéenne. Il nous montrait qu'aujourd'hui, comme au temps d'André Chénier, il est possible de faire, sur des pensées nouveaux, des vers antiques, d'être puissamment de son temps sans briser avec la tradition, de chanter les dieux de la plaine et de la sylvie tout en participant au vaste mouvement des idées contemporaines.

Fernand Mazade est un exemple merveilleux d'équilibre intellectuel et moral.

Georges RENCY,

*Secrétaire général
de l'Association des Écrivains belges.*

Bruxelles, le 23 Janvier 1929.

Fernand Mazade, poète mystique.

Dans la Pléiade fondée par Joachim Gasquet, Fernand Mazade répand un éclat magnifique. Joachim Gasquet était d'Aix-en-Provence. Fernand Mazade a vu le jour sur la rive droite du Rhône ; mais, par ses goûts, par ses amours, par sa volonté, et par la grâce de l'abbé Henri Bremond, il est le compatriote de cet exquis immortel et celui de Gasquet, et le mien : il est citoyen d'Aix. J'ai dit ailleurs que le soleil, qui nous inonde d'abord de sa clarté, nous baise ensuite de ses rayons et nous sanctifie par sa flamme. Mazade lui doit sa tendresse : elle renferme dans chaque poème un génie humain.

Dionysos et les nymphes, l'Ardent voyage, De sable et d'or, la Sagesse : toute l'œuvre de Fernand Mazade baigne dans une lumière splendide et pure qui lui donne une atmosphère de tranquillité sereine, d'immutabilité divine. On s'y réfugie de l'horrible vie quotidienne, et tel est le grand rôle du poète. Dans cette lumière, venue de l'âme, Mazade situe des poèmes qui sont d'une intensité profonde quand on y pénètre et qu'on s'y acclimata, alors qu'ils paraissent d'abord le lieu du silence et de la vastitude inhabitée.

J'en suis tout particulièrement frappé en lisant, en relisant *De sable et d'or*. Ce livre est plein de drames intérieurs, de sorte que cette poésie est tout le contraire de ce qu'elle peut sembler aux lecteurs

superficiels et nordiques. Mais cette chaleur de sentiment, ce *flot d'âme* (que je crois bien avoir en commun avec Fernand Mazade, parce que nous sommes tous deux du Midi) ne s'épanchent pas par cascades brusques, comme chez un Verhaeren : *ils sont indiqués par l'allusion des images*. C'est par les images que les poètes que nous sommes trahissent leur pensée.

Ce que Fernand Mazade répand au fond de ses poèmes, c'est aussi cette ingénuité de sensibilité qui a la candeur du lys et l'odeur enivrante de l'orange. cette bonté native et suave qui, elle aussi, vient du soleil. Une telle vertu, en somme mystique, correspond *animiquement* à la lumière. Elle enlace tous les poèmes de Mazade, et elle éclate de temps à autre comme une explosion de fleurs. A ce point de vue, entre tant de pièces diversement admirables, je mettrai à part la *terza rima* qui débute par ce vers :

On m'a parlé souvent de cette pastourelle,

et qui, en sa simplicité extrême, est émouvante jusqu'aux larmes. Je trouve là le vrai Fernand Mazade, celui qui a conservé toute la fraîcheur ardente, la force ingénue, la divinité d'âme de l'enfant. Et, d'ailleurs, ne nous y trompons pas : des alexandrins comme ceux-ci :

*Le jour que sonnera la trompette de l'ange,
Il est de pauvres morts qui ne l'entendront pas,*

sont rares dans toute notre littérature si pleine et riche pourtant !

Dans *Cantique*, qui est un poème adorable et digne

des plus hauts de Baudelaire, je trouve ce vers prodigieux :

Le silence épouse la harpe ;

et je découvre, dans le fervent poème intitulé *Crime*, cet autre vers merveilleux :

Un arôme tranquille enveloppait le site.

Je viens d'écrire le mot : *fervent*. Il convient parmi tous à la poésie de Mazade, de même que le mot : *mystique*, que j'ai écrit un peu plus haut. Fernand Mazade est un mystique subtil et tendre : il est mystique par le symbolisme de la sensation, par l'érotologie (culte de la femme), et aussi par ses rencontres de plus en plus fréquentes avec l'idéal évangélique. A ce dernier égard, plusieurs des poèmes parus naguère dans *l'Ermitage* sont probants. Je rappellerai surtout *Détour* et *Châtiment*.

*Pourquoi cette douleur en cet exquis moment ?
Etoiles, savez-vous d'où naquit ma blessure ?
Ne suis-je pas frappé d'un tardif châtement ?*

*On peut sans le vouloir quitter la marche pure.
L'autre mois, l'an dernier (il ne m'en souvient plus),
Un certain jour que je suivais la route obscure,*

Mon âme aura roulé jusqu'au bas du talus.

Poésie fervente, oui. Poésie mystique, oui. Pure poésie jaillie de la nature et aspirant à Dieu.

Je n'insiste pas. Je ne veux pas, en parlant d'un ami fraternel, écrire pédantesquement : et je laisse presque au hasard parler ma plume. Je note en passant qu'il faut s'émerveiller de l'extraordinaire orchestration verbale de la poésie de Fernand Mazade qui certainement l'emporte, sur toute poésie actuelle, par l'art surtout des allitérations.

Dans une glose écrite par le poète de la *Sagesse* sur quatre vers de John-Antoine Nau, glose admirable de sentiment et de réalisation, je cueille ce magnifique alexandrin :

Les bocagères eaux d'émeraude lamées,

et cet autre alexandrin non moins radieux :

Un rêve de guitare angélique voltige ;

et ce que j'admire, c'est la nouveauté et le style du *tour verbal* de Fernand Mazade, c'est cette autorité d'empereur du langage dans l'atmosphère la plus simple et la plus vraie de la nature. Car, enfin, ces images d'une splendeur si haute sont à Mazade, et on a, en le lisant, l'impression *si rare*, et que *seuls* donnent les grands poètes, d'un ton, d'un tour *inentendus*. Si j'osais lui donner un conseil, à lui qui est un maître, je lui recommanderais d'être plus hardi encore dans l'emploi des figures, et notamment dans celles où sa sensibilité peut faire et a fait des miracles : la catachrèse. C'est par là que Baudelaire l'emporte tellement sur Mallarmé et sur tous les autres. Et ceux des vers de Fernand Mazade qui éclatent de beauté sont, presque tous, ceux qu'une figure distingue. On peut en dire autant de ses pensées.

Concluons : Fernand Mazade est un poète mystique, et ce poète mystique est un grand poète.

Jean ROYÈRE.

Les femmes dans l'œuvre de Fernand Mazade.

Comme André Chénier, Fernand Mazade a tracé des portraits de femmes d'un voluptueux et pur contour. Ses vers sont souples et clairs comme la nudité des nymphes. Et s'il a consacré à celles-ci, en même temps qu'à Dionysos, un livre où fleurit leur troupe harmonieuse, il lui est arrivé de prêter aux femmes de notre temps les traits suaves des belles Grecques de la fable. Fernand Mazade, poète classique, ne s'est jamais soucié de pasticher le style d'une époque ou d'alourdir sa langue des vains ornements que prescrivait le snobisme d'un moment. Lyrisme et raison sont réunis dans son œuvre. Par André Chénier, ainsi que l'a dit Charles Le Goffic, il rejoint Racine et l'Hellade divine. Il est le familier des dieux de la Grèce. Ses strophes animent des corps de dryades, d'oréades, de chèvre-pieds.

Mais, sous l'ingéniosité de la fiction, on sent battre le cœur d'un homme d'aujourd'hui. Les thèmes et termes les plus vieux, le vrai poète les peut rajeunir et leur incorporer sa personnalité. Fernand Mazade, fidèle de la pensée latine et grecque, a créé une œuvre d'une calme et solide originalité. Son « horreur de la forme imprécise, de la lueur voilée, du mot spécieux » n'exclut pas de ses livres le sens de la nuance et l'attrait du mystère. Ils ont une chaleur secrète. Son crayon sobre et clair, s'il cerne le contour d'un corps ou d'un arbre ou d'une colline, il ne leur enlève pas leur rayonnement, leur fraîcheur, leur fluidité ou, même, il la leur donne.

Le plus souvent il joint le sentiment de la nature et le sentiment de l'amour. Mélange exquis ! Le doux paganisme de Mazade a doté le lyrisme de son pays d'accents qui sont dignes des plus beaux chants de la Grèce d'autrefois. Mais la Provence, sa lumineuse et précieuse province natale, n'évoque-t-elle pas un peu l'Hellène ? Le miracle, dans l'art du poète d'*Athéna*, c'est cette union de la beauté helléno-latine, de l'antiquité et de la nouveauté, de la Grèce française éternelle et de l'inquiétude moderne. Car il serait injuste de dire, ainsi que l'on a accoutumé à son propos, que l'œuvre de Mazade respire le plus calme bonheur. Une profonde mélancolie envahit parfois ses strophes, et la tristesse ennoblit par moment le vol du poème. Surtout dans les derniers recueils. Je me hâte d'ailleurs d'ajouter que sa sagesse arrête toujours sa plainte à l'instant où elle risque de n'être plus hautaine.

Georges Heitz m'avait demandé de parler des femmes dans l'œuvre de Fernand Mazade. Je le regrette un peu. Je n'aime guère à détacher les figures féminines de Mazade des paysages dorés où elles passent, sourient et rêvent. Leurs gestes légers, leur démarche frêle, nonchalante ou vigoureuse, s'accordent si bien avec le balancement des figuiers, des sureaux et des amandiers, avec l'ondulation de l'herbe et la chantante sinuosité des ruisseaux. Pourquoi les séparer des sylvains à la barbe tremblante, des jeunes et agiles éqipans, des éphèbes aux cheveux lisses à qui elles unissent leurs jeux, leurs paroles, leurs amours ? J'ai préféré dire simplement pourquoi j'admire Fernand Mazade, poète savant et inspiré dont la discipline égale la richesse lyrique.

Noël RUET.

Seraing-sur-Meuse, 1928.

Au pied des " Antiques ".

Pour Fernand Mazade.

Je voudrais le rencontrer sur quelque route de Provence : sur celle qui monte de Saint-Rémy vers les Baux en passant au pied des Antiques...

Le soir, un soir de printemps, descend doucement sur nous avec une majesté de prélude à la symphonie nocturne. Fernand Mazade s'avance de ce pas lent et rythmé : ce pas méditerranéen et chantant. Son feutre, gris de poussière, est rabattu sur les yeux, comme pour les protéger des derniers éclats solaires, les plus dangereux parce que les plus beaux. Sur les épaules, une cape de berger : celle qu'abandonna Balthazar aux magnaneries de Castelet. A la main un bâton noueux, dont il frappe la terre du chemin.

Sur l'Arc de triomphe, qu'ensanglante la gloire vespérale, le regard du poète vient à se poser. Les pierres brunies, ternies, craquelées de lumière et de chaleur, les pierres incandescentes sous la caresse de l'heure, évoquent pour lui sa chère Hellade et enchantent son imagination. Il se recueille.

Parmi le thym et les oliviers, des pâtres conduisent un troupeau de moutons et nous souhaitent en passant le bonsoir. Mazade répond dans leur langue de Provence, et l'on sent qu'à en articuler les sonorités une exaltation soudaine s'est emparée de son

cœur. L'arche majestueuse l'émeut, et le temple charmant le trouble, qu'emplit en cet instant d'aveux une naïve ferveur. Je l'entends répéter, articulant les mots que son accent léger met en relief : « Provence ! ... ma chère Provence ! »

Il hume, en gourmet, l'arome de la terre : libéré de toute contrainte, sans souci du tapage et du va-et-vient des voitures qui, là-bas, dans Paris, l'exaspèrent, comme il se livre bien aux sensations qui le pénètrent ! ... Le chien d'un des bergers, ayant cru, de loin, reconnaître en lui la silhouette de son maître, s'est approché du poète : voici qu'il lui pose la tête sur les genoux, et que, confiant dans cet ami, il s'allonge à ses pieds. La cape a glissé des épaules, le feutre a découvert les cheveux blancs d'argent : et Fernand Mazade, les mains appuyées sur le banc de pierre où il est assis, rêve heureusement dans la nuit naissante.

... Le clair de lune monte au-dessus des Antiques, et le soir prodigieux, le soir clair, ardent d'étoiles, le soir de Provence nous enivre.

*
**

Pour avoir entendu Fernand Mazade chanter Avignon et les Saintes et Montmajour, pour avoir été pénétré de sa voix plus chaude que sa terre, je rêve de le retrouver, par quelque crépuscule, errant sur son sol natal.

Il règne aux Alyscamps un parfum de fleurs lourd...

Jean-Albert SOREL.

L'homme.

Etudier l'œuvre de Fernand Mazade, parcourir les bords méditerranéens de son inspiration où refleurit, chatoyante de neuves inquiétudes, la lumière des Immortels et où frémissent les ferveurs, profanes ou sacrées, de la vie ou de l'amour, — analyser son art et recenser le trésor de sa langue, la magie de ses rythmes, qui n'évoluent dans les formes du vers traditionnel que pour mieux en avérer les ressources inépuisées, — montrer la science technique assouplie et vivifiée par le génie... A tout cela, je serais maladroit. Mieux vaut avoir laissé la parole à d'autres, et borner mon hommage à célébrer le frère-poète, le grand ami.

Tout l'avenir d'une amitié est inclus en puissance dans la première entrevue, et les dieux accordent parfois la grâce de le discerner. Il en fut ainsi lors de ma rencontre initiale avec Fernand Mazade, il y a quatre ans ; mais, par un privilège plus singulier encore, elle m'ouvrit, de plus, une merveilleuse perspective sur le passé.

Entre les belles heures que notre amitié a déjà connues depuis, ce souvenir m'est cher. On me permettra de l'évoquer.

J'attendais, devant une loge, le retour d'un concierge qui devait m'indiquer l'étage du rendez-vous... Quelqu'un survient : un gentleman dont les drus cheveux blancs rehaussent la jeunesse d'yeux où danse une lueur mystérieuse, un regard profond d'initié diony-

siaque, dans le visage galbé comme un profil de médaille antique.

Une hésitation, de pur formalisme : aucun doute ! Mazade et moi nous sommes reconnus, et nous nous donnons l'accolade.

Ah ! les belles heures de causerie, dans cette salle à manger où une élégante hôtesse nous entoure de ses soins à la fois attentifs et discrets !

Paris est là, tout d'abord constaté, à la fenêtre : une échappée de toits sous le ciel pluvieux, un grand mur terne, d'école où d'usine... Mais, à cette hauteur, les voix et les bruits de la ville se fondent en un ressac lointain.

Paris. Ergastule d'un monde où l'affolée recherche du bien-être et du loisir croissants aboutit à cette ironie : les hommes esclaves des Machines, race monstrueuse issue de la Bête fécondée par Prométhée.

Avant de nous retrouver ici, en ce siècle d'acier, l'un vers l'autre attirés par le magnétisme rémanent de quelque vie antérieure, ô Mazade ! nous nous sommes connus aux bords méditerranéens. Et si, toi, fils d'une race qui n'a jamais quitté le sud, tu gardes plus pure la tradition belle, moi, après des âges barbarisés, au nord, je n'en aspire pas moins, d'un cœur obstinément fidèle, aux horizons perdus.

Ah ! tout Fils de la Lumière qu'on soit, et visité d'un retour de destin, on s'adapte plus ou moins à son temps : il le faut bien, car, — sinon —, comment vivre ? et on chante le monde qui se trouve là, parce que c'est lui qui caresse ou déchire nos nerfs ; parce que c'est la matière chaude et palpitante, le métal de notre art ; parce qu'il représente, en somme, pour notre actuel avatar, l'accès de nos sens aux choses

éternelles... Mais il y a, quand même, des relents qui nous exilent, dans l'atmosphère.

A mesure que tu parles, Mazade, je crois plus vrai le mythe des métempsycoses. Nos souvenirs d'un passé personnel et proche allongent leurs tentacules vers les remembrances de l'étape antérieure, là-bas, au fond vertigineux des millénaires, s'unissent, et la mer bleue, où se mirent les promontoires roux de la côte étalée dans notre mémoire de poètes vagabonds, rejoint celle de jadis où chantaient les sirènes, la mer radieuse, familière encore à nos rêves.

A coup sûr, maintenant, cette fenêtre derrière nous, si on l'ouvrait, la Méditerranée apparaîtrait sous l'azur, et c'est la rumeur des flots qui s'élève, lointaine, jusqu'à notre altitude.

Car c'est ainsi qu'autrefois, sur le sable ou les rocs d'une calanque, parmi la touffeur méridienne où à l'ombre transparente des pins, nous avons devisé, frères-poètes, amis déjà, dans le monde accueillant où se plaisaient les dieux, inspireurs de nos pensées.

Et aujourd'hui, comme alors, noble compagnon, tu es le même, loyal et sûr : ignorant les trafics, et, d'un sourire juvénile et fier, écartant les soi-disant nécessités traîtresses. Ta bouche, en fait de mensonges, ne connaît que ceux, royaux, de l'art ; et la limpidité de ton regard mêle à la flamme des passions glorieuses l'ingénuité surhumaine du génie.

Ce jour de notre rencontre est déjà loin, Mazade, et bien des fois nous nous sommes revus, depuis, qui n'ont fait que confirmer sa prédestination. Dans la presse de la vie, dans la tyrannie des devoirs, hauts ou bas, qui nous obligent, hélas ! à ne serrer point tou-

jours des mains affectionnées, notre amitié s'est renforcée, elle. Et je sais que, de nouveau, elle s'illuminera de ce souvenir, non seulement dans Paris, mais au bord méditerranéen de ma retraite, par un jour de l'été splendide, — un jour dionysiaque de figues et de raisins mûrs. — quand tu seras de retour ici, auprès de moi, à l'heure d'arrière-crêpuscule où s'obstine dans l'ardeur de la nuit chaude un dernier trille de cigales insomniaques, — à l'heure où Véga s'allume au zénith et, sur les pins de ma colline, le rouge Antares.

Nous ne dirons rien... J'écouterai, parmi le pur silence, la voix du dieu qui marche dans tes pas et ouvre à tes yeux un monde enchanté.

Théo VARLET.

Cassis, le 10 décembre 1928.

N'écoute pas les penseurs moroses
qui n'ont pas vu la valeur des roses,
des jets d'eau blancs et des cheveux blonds.
Mais, si tu veux, nous nous garderons
de chérir trop les fragiles choses.

Ce que les fous nomment le réel
n'est qu'un ~~reflet~~ ^{reflet} du surnaturel
Ce que tu vois se dissipe vite
Ce que je dis ~~se perd~~ ^{se perd} tout de suite.
Le secret seul ~~peut être~~ ^{même à} l'immortel

En nous vantant du conseil austère,
nous vendangeons les fruits de la terre
Dès qu'ils sont doux et paraissent beaux.
Mais nous tiendrons les sombres flambeaux
Pour nous pencher au bord du mystère.

Jernand Magade.

L'Écriture.

L'écriture de M. Fernand Mazade est un plaisir pour le graphologue. La netteté originale, la beauté des formes, gracieusement moulées, dévoilent l'ensemble des facultés esthétiques, la clarté, l'ordre, l'équilibre de ce grand poète.

Tous les documents qui furent livrés à mon investigation le concernant, y compris la pièce de vers :

N'écoute pas les penseurs moroses.

révèlent une harmonie presque parfaite. La forme typographiée des majuscules et de certaines minuscules, les courbes quelquefois précieuses, quoique d'une ornementation sobre, sont les indices les plus francs de sentiments artistiques idéaux, ainsi que de la douceur et de la grâce.

Sans vouloir appesantir ces quelques lignes d'une technicité, toujours assez aride pour le non initié, je dirai que, d'après l'écriture, le caractère de M. Fernand Mazade apparaît comme enjoué et aimable, tout en sincérité lucide et confiante. Très bon, il est d'une impressionnabilité et d'une générosité telles qu'il semble parfois en devoir combattre les tendances excessives. Cependant, la sobriété des masses, la constante raisonnable des marges, l'équilibre des espaces caractérisent chez lui un certain goût de l'économie (non pas de l'épargne).

Un signe qui mérite de retenir l'attention est le point sur

l'i qui, ici, marque quelque timidité (du fait qu'il n'est pas exactement sur la lettre) ainsi que, par sa légèreté, une nature délicate. Très exactement mis, aucune accentuation ne manquant, il est le meilleur signe d'une précision attentionnée, et, en conséquence, symbole d'observation minutieuse.

L'ordre intellectuel implique la largeur des idées et la mesure en toute chose, de même que la réflexion, le calme pondéré et la culture de l'esprit. Le graphisme de M. Fernand Mazade n'est pas seulement d'un artiste : il est aussi celui d'un savant, d'un homme animé d'une curiosité qui, perpétuellement, cherche la lumière.

L'écriture disjointe affirme toute l'intuitive inspiration, l'imagination heureusement créatrice, en même temps qu'elle confirme l'indépendance des pensées et des actions.

Il est loisible de voir que des éléments de supériorité ne manquent pas à cette écriture attachante. L'égalité d'humeur, la bonté, cette charité intime qui se dissimule souvent sous une apparente froideur sont tout aristocratiques et peut-être assez hautaines dans leur expression, uniquement par excès d'impressionnabilité.

La beauté morale est extrême et ne nuit pas à l'exercice d'un matérialisme voluptueux de dilettante. Les idées sont larges, tout en nuances, éprises d'originalité élégante. Les aspirations sont d'une généreuse noblesse ; et, s'il est vrai que « l'on est artiste », il n'en est pas moins véridique que ce n'est pas du tout à la façon ordinaire. L'orgueil s'affirme, orgueil de comparaison, tout intérieur, qu'une simplicité de bon ton paraît contredire.

Le fond est combatif, et l'assurance ne s'en peut mieux justifier que dans les barres des *t* légèrement gladiolées et qui expliquent aussi la causticité de l'esprit et le sens critique profond contribuant à la finesse et à la délicatesse du goût. Les crochets des finales sont la marque de la ténacité qui est autant, chez M. Fernand Mazade, un moyen d'action qu'un moyen de défense. L'examen des détails révèle combien son abord est facile et conditionné par une politesse exquise.

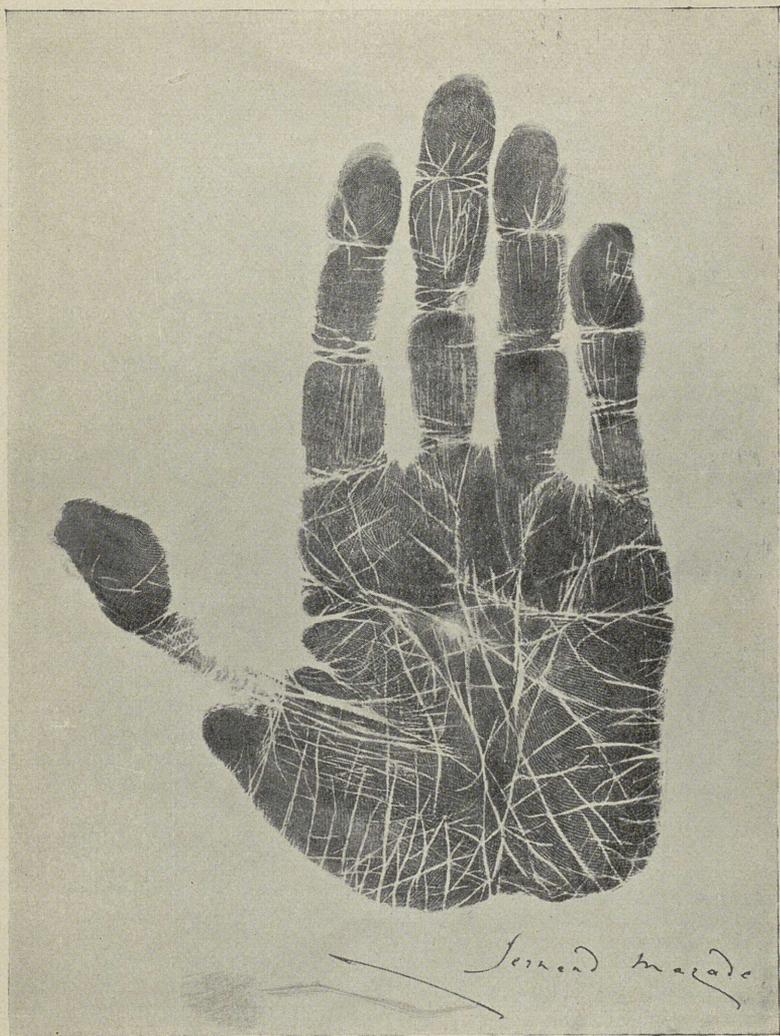
Le fond du tempérament est sanguin, ce qui aide au déploiement d'une activité amoureuse de changement et rebelle

au cantonnement dans l'ordre des choses intellectuelles. Une certaine mobilité en résulte, ce qui porte au goût des voyages et ce qui signale une grosse vitalité ayant besoin de se dépenser, une santé vigoureuse engendrant des tendances sensuelles

La forme de certaines lettres, notamment des *d*, symmatise l'imagination rêveuse, l'attrance des choses mystérieuses : la philosophie, l'occultisme avec une pointe d'utopie mystique, mélangée de scepticisme et de foi. Une tendance particulière réside encore en ce fait que l'on se peut enfermer en une espèce d'isolement moral constituant une sorte de tour d'ivoire. La discrétion générale est grande, mais n'empêche pas d'éprouver, de temps à autre, le besoin de se confier, de se montrer parfois expansif, même avec les étrangers. Les *o* et les *a* sont assez caractéristiques à cet égard. Les sentiments sont profonds, pleins de fougue, de passion, mais relativement calmes dans leurs manifestations. Il suffit de considérer les *m* du graphisme, descendant en escalier, pour être assuré de cette particularité.

Si le fond sanguin dispose à l'optimisme et à la confiance, il n'en reste pas moins que M. Fernand Mazade est sujet à des accès de tristesse et de défiance de soi. Le trait sous la signature est assez révélateur à cet égard. Par ailleurs, il est permis de voir dans cette griffe le témoignage d'une mémoire oculaire très grande sachant tirer, par la réflexion, profit des choses acquises, alors que les courbes qui la constituent sont l'indice parfait de la connaissance du beau, sous quelque forme qu'il apparaisse, et de la franchise et de la loyauté, ce qui n'exclut pas quelque souplesse diplomatique.

Jeanne BALTHAZARD.



Les mains.

Nous savons qu'en ces mains un sang fermente et glisse
Où s'est réalisé l'arcane de l'amour.

Fernand MAZADE.

Les mains de Fernand Mazade présentent, au point de vue chiromagique, un ensemble complexe des plus curieux, concourant à l'universalité des dons que les déesses et les fées lui ont prodigués à sa naissance.

De forme conique et longue, ces mains, auxquelles s'adjoint une grandeur particulière des doigts annulaires, accusent la typologie solaire de fond, à laquelle s'amalgame une forte influence vénusiarque (accusée par la plasticité des formes internes de la paume, la puissance de l'éminence thénar, l'anneau de Vénus discret), une touche mercurienne très nuancée (affirmée par le léger désaxement vers la percussion de la partie supérieure des paumes, et la longueur des auriculaires), enfin une vigueur martiale spécifiée par la prééminence souple de la localisation attribuée, dans les mains, à cette signature. Reconnaissons encore quelques marques d'imprégnations jupitérienne, lunaire et saturnienne supérieures s'exerçant de façons diverses.

La solution du problème qui consiste à percer cette psychologie, aux mille facettes brillantes, ne paraît pas simple. La complexité remarquable des éléments qui la composent ne font que justifier l'universalité que, dès le début, nous avons signalée.

De pareils ensembles peuvent aussi bien qualifier la folie

que le génie. Est-il nécessaire de dire que toutes les multiples possibilités qui se décèlent et qui, chez d'autres, s'entre-nuisent et s'annulent, sont, ici, harmonieuses, équilibrées, polarisées en un dynamisme vital tel qu'il comporte un rayonnement magnétique flamboyant ?

Ceci se justifie par la longueur des lignes, les stries verticales des phalanges et phalanges, l'écart important, presque extraordinaire, entre la ligne de tête et la base des doigts, écart qui révèle l'ampleur de l'intelligence, alors que le grand espace séparant la tranchée cérébrale de l'incisure cardiaque marque la largeur des vues, l'évidente bonne foi, la franchise ardente que teinte d'aménité et de sociabilité expertes, une subtilité, décelée par la jolie gracilité du petit doigt, la laxité des articulations digitales et palmaires, ainsi qu'un soupçon de fourche terminale à la ligne de tête.

Une quantité de signes jamais, ou très peu souvent, relevés (notamment une croix grecque nettement tracée sur le tranchant de la main droite, de petites croix ou étoiles à la jointure des diverses phalanges, un arc de cercle linéaire circonscrivant la base de l'auriculaire gauche) viennent, en cette organisation, manifester l'originalité géniale faite :

— d'indépendance outrancière mais policée (l'éloignement naturel du pouce des autres doigts, avec lesquels il forme presque l'angle droit, étant la traduction chiromagique de cette indépendance),

— de richesse évocatrice d'images puissantes et colorées qui résultent de l'élastique développement des enflures situées à la base des doigts,

— de rêve évocateur, fruit d'une imagination transcendante, fréquemment romantique, qualifiant les vertus poétiques, fleurs de mystère et de chimère, imagination indiquée par la chute de la corde mentale sur l'apostrophe lunaire,

— d'inspiration idéale résultant d'une intuition intellectuelle magnifiée, marquée par la fine gravure d'une cisure mercurielle, étonnante de rectitude et de longueur, par les phalanges coniques, presque pointues de la plupart des doigts,

— d'invention créatrice qu'assure un carré exactement tracé sur ce même tectonisme à la blonde Séléné.

Le mouvement de tous les doigts attirés magnétiquement



par l'annulaire, la grandeur de ce dernier qui dépasse fortement celle de l'index, les gouttes d'eau qui impressionnent avec une sensibilité singulière la plastique des phalanges onglées, la délicate forme en amande des ongles longs sont les indices révélateurs de l'amour porté à la beauté, du tact de bon ton et de bonne compagnie, de la sensualité idéale.

Se surajoutant à cela, les phalanges-mères épaisses (particulièrement aux doigts signés de Jupiter), l'anneau de Vénus tronçonné et davantage affirmé dans la main gauche, la puissance tendineuse, moelleuse et souple, colorent les tendances d'une matérialité voluptueuse, encline à certaines recherches raffinées, rendant curieux de tout ce qui est permis.

L'anneau de Vénus contribue à la sensibilité artistique, modalité particulière dans la sensibilité générale excessive, que l'enchevêtrement touffu des lignes et des signes décèle. Il porte aussi (surtout si on tient compte du romantisme précédemment accusé) des différences d'intensité dans la boursouffure du terte vénusien qui voit sa partie haute, très bellement proéminente, en relation avec le premier monde platonicien. Chez Fernand Mazade l'amour de la femme et des femmes joue un rôle considérable. Certainement, de ce fait, des muses sont souvent à la base de l'inspiration des poèmes du maître.

La femme étant pour lui sur un plan supérieur, ses affections ne peuvent être qu'idéales, mais non purement platoniques, car sa volupté ne se peut contenter d'un exercice spirituel ou sentimental : il lui faut aussi des contacts moins abstraits dont l'art cependant n'est jamais absent. Pour Fernand Mazade les caresses, manifestations tangibles de l'attirance surhumaine, stellaire, sont une harmonie subtile et très fine, faite pour spiritualiser la matière.

L'agitation incontestable des paumes marque combien peu, en cet agrégat, les complications ne sont dédaignées. Intimes, morales, matérielles ou psychologiques, elles n'effraient point, loin de là.

C'est ainsi que plus d'une liaison à caractère illicite, sans pour cela être impure, est visible, ce qui n'implique point que Fernand Mazade soit incapable de fidélité. Au contraire il est fidèle, fidèle à l'Amour et fidèle à l'Idéal qu'il s'est tracé.

Si, donc, plusieurs manifestations sentimentales ont agrémenté sa vie, c'est uniquement par souci de recherches idéales et par excès même d'idéalité assoiffée de beauté et d'ivresse divine, des déceptions, nombreuses, hélas ! étant gravées, ce qui ne fait que marquer une fois de plus combien le rêve est loin de la réalité.

Les lignes s'échappant du mont de Vénus et traversant obliquement les paumes en coupant la ligne de vie (certaines particulièrement intenses, se dirigeant, quelque peu ondoyantes, vers la base du médius, domaine du sombre Saturne) sont les marques chirollogiques de ses chagrins et de ses désillusions.

Les grandes exigences sentimentales sont du reste affirmées par l'extrême longueur, peu commune, des lignes d'union gravées à la percussion mercurienne, ces lignes se confondant en quelque sorte à la ceinture de Vénus, ce qui n'est pas sans adjoindre une certaine note d'acidité raffinée dans les rapports de sexe à sexe.

Il ne faudrait pas croire que Fernand Mazade extériorise ses sentiments et ses pensées, ce qui serait commettre une erreur profonde, car la liaison étendue, assez longuement, sur le début de leur parcours, des lignes vitales et naturelles, montre une concentration d'esprit très forte et une vie intérieure intense qui font qu'en bien des occurrences l'apparence extérieure ne répond point à l'intime du soi.

L'activité de Fernand Mazade est extrême, mais davantage intellectuelle que purement physique, ce que révèlent l'abondance des lignes et des signes, les paumes souples, ni trop fermes, ni trop molles. Ceci signale combien l'imagination, la vie cérébrale sont ici puissantes, d'autant que des échappées subtiles sont ouvertes sur la réalité vraie des choses (leurs manifestations matérielles n'étant qu'apparences) par la faculté que possède Fernand Mazade de leur connaissance naturelle, ce que spécifie l'étonnante longueur de la phalange intermédiaire des médiums.

L'impressionnabilité venant du tempérament nerveux, l'émotivité, fruit du fond sanguin, s'allient pour s'ajouter à la sensibilité, prêter plus de munificence à la vision intime et porter à une religiosité mystique et poétique tout en

couleurs et lumières idéales, la forme pointue de la phalange de l'indicateur en étant le signe chiromnomique.

L'auriculaire long dénote une habileté peu commune, alors que la phalange onglée de ce doigt, de même qualité, porte à l'étude des sciences.

Le sens psychologique de Mazade est servi par une souplesse étonnante qui veut, par un mimétisme inconscient, qu'il moule sa manière d'être sur celle des individus avec lesquels il se trouve en contact. Ceci est dénoté par la flexibilité particulière des doigts et de la paume elle-même, ce qui justifie encore des qualités assimilatrices, rapides, constantes et claires. Point n'est besoin de parler longtemps d'une chose devant Mazade pour qu'il en saisisse tout aussitôt le fond, se l'intègre, et, par une digestion cérébrale inconsciente, le transforme, en lui donnant une note personnelle qui lui permet immédiatement de s'en servir, avec bonheur, en illusionnant sur la jeunesse de son savoir nouveau.

Ceci tient encore à son dynamisme vital puissant et au magnétisme rayonnant qui est sien.

Charmeur et sérieux de fond, Fernand Mazade a dû avoir, très jeune, une partie de son être plus vieille que son âge, alors que, maintenant, il conserve une juvénilité, une fraîcheur de caractère, et un goût de ce qui est matinal, printanier et jeune, comme seuls l'ont les grands poètes.

La durée de vie se révèle chez lui comme devant être aussi longue que ses facultés sont belles. Sans aller jusqu'à dire qu'il soit candidat au centenaire, on peut augurer que ses admirateurs pourront lui prodiguer de nombreuses années encore les marques de leur affection.

Henri MANGIN.

Comme chaque année, *l'Ermitage* suspendra sa publication en août et septembre.

Le numéro d'octobre comprendra des poèmes et articles d'André Fontainas, Paul d'Amarix, Philippe Chabaneix, Claude Fourcade, Jean Lebrau, Marcel Ormoy, Louis Pize, Noël Ruet, Léon Vérane, etc.

et de remarquables inédits de

Paul ADAM

A PARAÎTRE DANS LA COLLECTION DE L'ERMITAGE

N° 13. — Claude ARMEL.

POÈMES DU DÉSIR ET DU PLAISIR 15 Fr.

N° 14. — Albert FLAD.

LE FEU DÉROBÉ 10 Fr.

Sur Lafuma 25 Fr.

N° 15. — Claude FOURCADE.

LES FUGITIVES 12 Fr.

Sur Lafuma 30 Fr.

Adresser les souscriptions au siège de la Revue :

81, Rue de la Tour, Paris (16^e)

PRIX GÉRARD DE NERVAL

Ce prix, consistant en une somme de 2.000 francs et la publication par *Les Editions des Iles de Lérins* d'une plaquette de vers de 40 pages environ, sera décerné en novembre prochain par un jury composé de MM. André Fontainas, Marcel Ormoy, Philippe Chabaneix, Jean Lebrau, Louis Pize, Guillaume Gaulène, Henri de Lescoët.

Adresser les manuscrits, en triple exemplaire, avant le 31 août, à :

M. Marcel ORMOY

9, square Mérimée, CANNES (A.-M.)

COLLECTION DES ILES DE LÉRINS

Publiée « A la gloire de Moréas », cette collection comprendra des inédits de : Léon Vérane, Guy Lavaud, Louis Pize, Louise-Guillaume Gaulène, Henri de Lescoët, Eugène Lapeyre, François-Paul Alibert, etc.

Vient de paraître le premier recueil :

ÉLÉGIES SECRÈTES ET MARINES

par Marcel ORMOY

avec des bois de Francine BENSA

Pour tous renseignements et souscription, s'adresser à la librairie « A LA SORBONNE », 33, rue Gioffredo, Nice.

Exceptionnellement, il a été tiré des *Élégies Secrètes et Marines* de Marcel Ormoy une édition de grand luxe, réimposée, aux « *Divertissements de la Galère Réale* », dont le tirage a été limité à :

12 exemplaires sur Montral. . . .	150 Fr.
12 — sur Algue des Iles.	125 Fr.
1 — sur Japon Impérial	Hors commerce

Quelques exemplaires restent disponibles.

NIORT. — IMP. NICOLAS

Le Gérant, D^r JEAN HEITZ

COLLECTION POÉTIQUE DE L'ERMITAGE

(Fondée par Georges HEITZ)

Editions de luxe à tirage limité

N° 1. — Georges HEITZ		
IMAGES DETACHEES DE L'OUBLI		15 Fr.
Sur Hollande..... 50 Fr.	Sur Arches.....	25 Fr.
N° 2. — Maurice-Pierre BOYÉ		
L'ESCALIER D'OMBRE.....		15 Fr.
N° 3. — Jacques DELMOND. Préface de Tristan Derème.		
LES DOUCES-AMÈRES.....		15 Fr.
Sur pur fil Lafuma.....		35 Fr.
N° 4. — Claude-Maurice ROBERT		
LE PELERIN DE L'ESPACE.....		9 Fr.
N° 5. — Robert MILLIAT		
L'ALBUM DE MES AMIS.....		15 Fr.
N° 6. — Marcel ORMOY.		
LE VISAGE RETROUVÉ.....		9 Fr.
(Prix Primice Catulle Mendès 1928)		
N° 7. — Marcel GLÉMEUR. Préface de Philippe Chabaneix.		
IMAGES D'UN PRINTEMPS NOUVEAU.....		9 Fr.
Sur Japon..... 75 Fr.	Sur Hollande.....	30 Fr.
N° 8. — Francis JAMMES		
DIANE. Poème dramatique en 3 actes.		
Sur Japon..... 100 Fr.	Sur Hollande.....	60 Fr.
Sur Lafuma..... 40 Fr.	Sur Alfa.....	20 Fr.
N° 9 — Maurice REY		
LES MÉLANCOLIES PASSIONNÉES.....		12 Fr.
Sur Lafuma.....		35 Fr.
N° 10. — Henri de LESCOET.		
CIELS PEINTS (Poème liminaire de Fernand Mazade)		épuisé
N° 11. — Philippe CHABANEIX.		
COMME DES SONGES		15 Fr.
(Prix Jean Moréas 1928)		
Sur Hollande 50 Fr. Sur papier de couleur 40 Fr. Sur Arches 30 Fr.		

N° 12. — Eugène LAPEYRE.

LES REGRETS	15 Fr.
Sur Japon.....	40 Fr.

N° 13. — Claude ARMEL.

POEMES DU DESIR ET DU PLAISIR.....	15 Fr.
------------------------------------	--------

N° 14. — Albert FLAD.

LE FEU DÉROBÉ.....	10 Fr.
Sur Lafuma.....	25 Fr.

N° 15. — Claude FOURCADE.

LES FUGITIVES.....	12 Fr.
Sur Lafuma.....	30 Fr.

AUX EDITIONS DE L'ERMITAGE

Paul D'AMARIX. — TRANSPARENCES

Sur Japon impérial.....	60 Fr.
Sur Hollande Van Gelder.....	25 Fr.
Sur Arches.....	12 Fr.

Marcel ORMOY. — STÈLE POUR UN JEUNE POÈTE

(In memoriam Georges HEITZ).....	épuisé.
----------------------------------	---------

Noël RUET. — L'AZUR ET LA FLAMME

Sur Hollande.....	100 Fr.
Sur Arches.....	75 Fr.
Sur Featherweight.....	25 Fr.

Georges HEITZ. — DANS LE CHAMP DES LETTRES

Essais et notes critiques sur la littérature contemporaine

Sur Vergé Antique Hollande.....	20 Fr.
---------------------------------	--------

Georges HEITZ. — ÉCRIT SUR LE SABLE

(Édition des FACETTES — En dépôt à l'ERMITAGE)

Sur Hollande Van Gelder.....	50 Fr.
250 Vergé d'Arches.....	25 Fr.
L'exemplaire sur Alfa.....	15 Fr.